

**Zeitschrift:** Bulletin de la Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles  
**Herausgeber:** Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles  
**Band:** 139 (2019)

**Artikel:** Jean-Jacques Rousseau s'initie à la botanique : science et art dans le manuscrit des plantes herborisées avec M. Neuhaus  
**Autor:** Cook, Alexandra  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-869307>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

JEAN-JACQUES ROUSSEAU S'INITIE  
À LA BOTANIQUE : SCIENCE ET ART  
DANS LE MANUSCRIT DES *PLANTES HERBORISÉES*  
AVEC M. NEUHAUS<sup>1</sup>

ALEXANDRA COOK<sup>1</sup>

<sup>1</sup>Department of Philosophy, University of Hong Kong, Pokfulam Road, Hong Kong, cookga@hku.hk

*Mots clés* : Jean-Jacques Rousseau, botanique, pluralisme taxonomique, relations entre science et art, sciences en Suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle, Albrecht von Haller, Herman Boerhaave, Laurent Garcin, Carl von Linné, François Boissier de Sauvages de la Croix, Jean-Antoine D'Ivernois, Abraham Gagnebin, François-Alexandre-Pierre de Garsault, « Listmania »

### Résumé

L'art et la science, ainsi que leurs praticiens respectifs, ont toujours eu de fortes affinités électives ; en botanique, ces liens sont particulièrement intimes et significatifs. Les études dans ce domaine révèlent continuellement de nouvelles dimensions de cette relation importante. Une attention particulière au contexte de sa production nous permet de voir comment le manuscrit peu connu des *Plantes Herborisées avec M. Neuhaus* de Jean-Jacques Rousseau révèle ces liens de manière nouvelle et imprévue. Les plantes pourraient être approchées avec des méthodes d'investigation et de représentation savantes et artisanales. Nous voyons même comment celles-ci ont figuré dans les modes de divertissement du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce document raconte aussi une autre histoire. La tradition veut que, lorsque Jean-Jacques Rousseau a commencé à étudier la botanique à Neuchâtel, environ en 1764, il ait été formé pour devenir un fidèle disciple du taxonomiste suédois Carl von Linné, adoptant non seulement sa nomenclature binomiale, mais également son système artificiel de classification sexuelle. On oublie généralement dans cette histoire le nombre considérable d'auteurs, de textes et de concepts botaniques que Rousseau consultait au moment de son initiation à la botanique, y compris des œuvres richement illustrées, bien différentes des textes secs et sans couleur de Linné. Avec les *Plantes Herborisées* comme point de départ, nous révélons les riches ressources intellectuelles et matérielles dont dispose Rousseau dans la principauté de Neuchâtel, un carrefour culturel qui offre une exposition à un groupe de botanistes restreint mais dynamique qui a participé à d'importants réseaux scientifiques internationaux, tirant parti d'une myriade de théories et d'écoles de pensée botanique. Nous soulignons les contributions des artisans et des artistes, y compris

<sup>1</sup> Ces recherches ont été partiellement financées par deux bourses de recherche du Conseil des Bourses de Recherche (Research Grants Council) de la Région Administrative Spéciale de la Chine de Hong Kong (numéros de projets : HKU 743307H, HKU 43711H et HKU 37000418), et par le Research Output Prize de l'Université de Hong Kong (numéro du projet : 1020093150394590520031001). L'auteure tient à remercier Timothée Léchet, Martine Noirjean de Ceuninck, Rinske Kuiper, Sylvie Béguelin, Olivier Girardbille, Jason Grant, Frédéric Inderwildi, Felix Yeung Shing Hay, Rossella Baldi, Bernadette Gicquel et Alicia Weisberg-Roberts pour leur aimable aide pendant la rédaction de cet article.

le Dr Neuhaus, à l'initiation botanique de Rousseau et, finalement, à la suite des récentes enquêtes sur « Listmania », nous suggérons qu'une liste telle que les *Plantes Herborisées* puisse constituer plus qu'une liste, car elle peut servir à rassembler, à consolider et à élargir les connaissances.

### **Abstract**

Art and science, together with their respective practitioners, have always had strong elective affinities; in botany these linkages are particularly intimate and significant. Scholarship in this area is continually revealing new dimensions of this important relationship. An in-depth attention to the context of its production enables us to see how the little-known manuscript of Jean-Jacques Rousseau's *Plantes Herborisées avec M. Neuhaus*, reveals these linkages in new and unforeseen ways. Plants could be approached with both learned and artisanal methods of investigation and depiction. We even see how they figured in eighteenth-century modes of entertainment. This document tells another story as well. Tradition has it that when Jean-Jacques Rousseau started studying botany in Neuchâtel *ca.* 1764, he was schooled to become merely a loyal follower of the Swedish taxonomist, Carl von Linné – adopting not only his binomial nomenclature, but also his artificial sexual system of classification. Usually omitted from this story is the considerable range of botanical authors, texts and concepts that Rousseau was consulting at the time of his initiation into botany, including richly-illustrated works quite different from the dry, colorless texts of Linné. With the *Plantes Herborisées* as the starting point, we reveal the rich intellectual and material resources available to Rousseau in the principality of Neuchâtel, a cultural crossroads affording exposure to a small, but vibrant, group of botanists who participated in important international scientific networks and drew on myriad theories and schools of botanical thought. We underscore the contributions of artisans and the artistically-inclined, including Dr. Neuhaus, to Rousseau's botanical initiation and finally, following recent investigations into "Listmania", we suggest that a list such as the *Plantes Herborisées* may constitute more than just a list, since it can serve as a means to gather, consolidate and expand knowledge.

### **Zusammenfassung**

Kunst und Wissenschaft hatten zusammen mit ihren jeweiligen Praktikern immer eine starke Wahlverwandschaft. In der Botanik sind diese Verknüpfungen besonders eng und bedeutsam. Die Wissenschaft in diesem Bereich offenbart ständig neue Dimensionen dieser wichtigen Beziehung. Eine eingehende Betrachtung des Kontextes seiner Produktion ermöglicht es uns zu sehen, wie das wenig bekannte Manuskript von Jean-Jacques Rousseaus *Plantes Herborisées avec M. Neuhaus* diese Verknüpfungen auf neue und unvorhergesehene Weise aufdeckt. Pflanzen konnten sowohl mit erlernten als auch mit handwerklichen Untersuchungs- und Darstellungsmethoden angefahren werden. Wir sehen sogar, wie sie in Unterhaltungsformen des 18. Jahrhunderts auftraten. Dieses Dokument erzählt auch eine andere Geschichte. Der Überlieferung nach, wurde Rousseau, der in Neuenburg um 1764 mit dem Studium der Botanik anfing, geschult, nur ein treuer Anhänger des schwedischen Taxonomen Carl von Linné zu werden; dem zufolge verwende Rousseau nur die binomische Nomenklatur und das künstliche sexuelle Klassifikationssystem von Linné. Normalerweise wird in dieser Geschichte die beträchtliche Bandbreite botanischer Autoren, Texte und Konzepte weggelassen, die Rousseau zum Zeitpunkt seiner Einführung in die Botanik zu Rate gezogen hat, einschließlich reich bebildeter Werke, die sich deutlich von den trockenen, farblosen Texten von Linné unterscheiden. Ausgehend von den *Plantes Herborisées* enthüllen wir die reichhaltigen geistigen und materiellen Ressourcen, die Rousseau im Fürstentum Neuenburg zur Verfügung stehen, einem kulturellen Knotenpunkt, an dem eine kleine, aber lebhafte Gruppe von Botanikern teilnahm, die an wichtigen internationalen wissenschaftlichen Netzwerken teilnahmen und stützten sich auf unzähligen Theorien und Schulen des botanischen Denkens. Wir unterstreichen die Beiträge von Kunsthandwerkern und Künstlern, einschließlich Dr. Neuhaus, zu Rousseaus botanischer Initiation und schließlich schlagen wir nach jüngsten Untersuchungen zu „Listmania“ vor, dass eine Liste wie die *Plantes Herborisées* mehr als nur eine Liste sein kann. da es als Mittel zum Sammeln, Konsolidieren und Erweitern von Wissen dienen kann.

## AVANT-PROPOS

Les perspectives selon lesquelles le philosophe Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) pratique la botanique sont mieux connues que jamais, en conséquence des expositions et des publications réalisées à l'occasion de son tricentenaire en 2012<sup>2</sup>. Le vif intérêt exprimé par Rousseau pour la nature – pour les plantes en particulier – laisse présager nos débats actuels autour du changement climatique, de la disparition des habitats et de l'anthropocène. D'une façon précoce, Rousseau se montrait conscient de la dégradation environnementale, en approuvant l'analyse du changement climatique occasionné par des activités humaines, telle que l'expose l'*Histoire naturelle* de Georges Louis Leclerc, comte de Buffon. Parfois, Rousseau allait plus loin : déjà au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, il a conduit sa propre expérience afin de démontrer qu'un terrain couvert d'arbres produirait plus de nourriture qu'un terrain «semé en bled»<sup>3</sup>.

<sup>2</sup> Voir, entre autres, COOK A., *Jean-Jacques Rousseau and botany, the salutary science* (Oxford : Fondation Voltaire, 2012) ; ROUSSEAU J.-J., *Écrits sur la botanique*, annotés par Takuya Kobayashi, *Œuvres complètes*. Vol. XI, TROUSSON R. and EIGELDINGER F. (dir.), (Genève : Slatkine & Paris : Champion, 2012) ; ROCH P., *Dialogues avec Rousseau sur la nature : Jalons pour réenchanter le monde* (Genève : Labor et Fides, 2012) ; JAQUIER C. et LÉCHOT T. (dir.), *Rousseau Botaniste, Je vais devenir plante moi-même* (Fleurier & Pontarlier : Éditions du Belvédère, 2012) ; DUCOURTHIAL G., *La Botanique selon Jean-Jacques Rousseau* (Paris : Belin, 2009) ; MUSTEL C., et al. (dir.), *Rousseau passionné* (Montmorency : Musée Jean-Jacques Rousseau, 2012). Voir en outre l'exposition créée par les Conservatoire et jardin botaniques de Genève pour le tricentenaire du philosophe : [https://www.ville-ge.ch/cjb/rousseau\\_intro.php](https://www.ville-ge.ch/cjb/rousseau_intro.php). Veuillez noter que les références ultérieures seront raccourcies.

<sup>3</sup> ROUSSEAU J.-J., *Discours sur les origines de l'inégalité parmi les hommes*, *Œuvres complètes* en 5 vol., vol. III (Paris : Gallimard, 1959-1995), p. 198, note 4. Cité ci-après sous «OC». Dans le texte de Buffon auquel Rousseau se réfère, il s'agit en particulier du déboisement et du processus de désertification qui l'accompagne. Sur l'engagement de Rousseau avec le problème de déboisement, voir aussi son *Projet de Constitution pour la Corse*, OC III, p. 926-27 ; et MULHAUSER B., *Nature en lumières : Sur les pas de*

Dix ans après la publication de ces idées provocatrices dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, Rousseau se trouvait en territoire neuchâtelois, où il commençait à s'intéresser à la botanique qui devint sa «passion» pendant les dernières années de sa vie<sup>4</sup>. Lors de son séjour dans la principauté de Neuchâtel, Rousseau a rédigé une liste des noms de plantes intitulée *Plantes Herborisées avec M. Neuhaus* (fig. 1), le premier document de sa main sur la botanique<sup>5</sup>.

Ce manuscrit peu connu constitue le seul compte rendu attesté de Rousseau documentant une collecte de plantes sur le terrain pendant sa période neuchâteloise ; en même temps, plusieurs détails en manquent : la date de l'herborisation, les lieux où les plantes ont été collectées et les personnes qui y participaient<sup>6</sup>. Les notes parfois écologiques, personnelles ou taxinomiques que Rousseau écrira dans ses herbiers postérieurs sont absentes. À première vue, cette liste ne semble qu'un document laconique, ne comportant que des noms et parfois des descriptions de plantes recueillies – soit en latin, soit en français – et rien de plus.

Outre son rôle dans la documentation du début de l'étude de la botanique par Rousseau, ce document mérite notre attention

*Rousseau dans les paysages neuchâtelois du XVIII<sup>e</sup> siècle* (Le Locle : Imprimerie Gasser S.A., 2013).

<sup>4</sup> ROUSSEAU J.-J., *Rêveries*, OC I, ..., p. 1070. Voir aussi COOK A., «Une passion contre les passions : Jean-Jacques pratique la botanique», dans *Rousseau passionné*, p. 55-65.

<sup>5</sup> MsR 21, folio 44 bis, Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel. Les complexités du manuscrit ainsi que les particularités de son apparition dans OC XI (Slatkine), p. 54-56 sont discutées ci-après.

<sup>6</sup> Même si on ne peut pas établir avec certitude la date exacte de ce document, l'herborisation remonte probablement au printemps ou à l'été 1765, la période de floraison la plus favorable : «*La saison des fleurs ne dure pas toute l'année. Il en faut donc profiter*». Pierre-Alexandre Du Peyrou à Rousseau, 30 avril 1765 ; ROUSSEAU, J.-J., *Correspondance complète*, Leigh R.A. (dir.), 52 vol., vol. XXV (Genève, Madison, WI, Oxford : Fondation Voltaire, 1965-1998), p. 210-12. Cité ci-après sous «CC». Veuillez noter que nous conservons l'orthographe originale des textes cités.

217711  
 Plantes Herborisées avec  
 M. Neuhaus.

Rapunculus spicatus. Rêpomme sauvage.  
 Hieracium pilosum maculatum  
 qui me paroit être la pulmonaria gallica  
 Ne m'oubliez pas de faire mention par M. N.  
 Scorpionus.

---

Alsine decastemon Hall.  
 Cerastium Lin:  
 fleur blanche à petala semibifida.

---

Polygala — Puricea.  
 fleur bleue ou pourpre.

---

Bellis cornuta sive globularia —  
 Mansuetissima foliis ovatis suspensivibus  
 lanceolatis. Decharnia. facis

---

III Terrum equinum Hypocrepis sorte  
 de Vesce à fleur jaune. [c'est mes herbe]

---

Hepatica nobilis. Ranunculus

---

Anthyllis L. Vulnaria.

---

Sigillum Salomonis Polygonum uniflorum

---

Aperine Rubia Vernicillata.

---

III Emerus, ou Coronilla arvensis fleur jaune  
 Malette de Berger Veronica vulgarissima.  
 Cerasus mahaleb [c'est de poirier sauvage]

Figure 1. MsR 21, fol. 44 bis

Neuchâtel, BPU

«Plantes Herborisées avec M. Neuhaus», le premier document à propos de la botanique rédigé par Rousseau, environ printemps ou été 1765.

à cause de ses caractéristiques curieuses – son hybridité et sa matérialité. Le manuscrit des *Plantes Herborisées* se trouve dans un cahier qui présente une apparence complexe et difficile à comprendre, rassemblant des notes, des listes, des caractères et des citations botaniques provenant de sources diverses. De surcroît, Rousseau écrit dans les deux sens : de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant, laissant vides des folios au milieu du cahier<sup>7</sup>. Par conséquent, le folio 44 bis, *i.e.* le document intitulé *Plantes Herborisées avec M. Neuhaus*, se trouve après le folio 45 verso, même si le folio 44 bis se trouverait avant le folio 45 verso si on lisait le cahier dans le sens normal. Il est donc impossible d'indiquer de manière définitive si, selon une présentation récente de cette liste, les noms de trois plantes sur le folio 45 verso (fig. 2, côté droit en haut) doivent être ajoutés aux quatorze noms énumérés sur le folio 44 bis pour créer une liste de dix-sept plantes<sup>8</sup>.

<sup>7</sup> «Le manuscrit MsR21 est utilisé des deux côtés. Rousseau a retourné le document et commencé un nouveau texte depuis la fin... Les folios 44 verso à 55 devraient donc se lire dans l'autre sens. Le folio 44 verso apparaît en premier dans la numérisation en continu, mais est en réalité le dernier si on retourne le livre». Nous soulignons ; communication personnelle, Martine Noirjean de Ceuninck, conservatrice des manuscrits, Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel. En revanche, il semble que l'ancien conservateur de manuscrits de la BPUN ait collé les deux parties du manuscrit sur deux pages non consécutives du cahier : 44 bis et 45 verso. DUFOUR T., *Recherches bibliographiques sur les œuvres imprimées de J.J. Rousseau, suivies de l'inventaire des papiers de Rousseau conservés à la bibliothèque de Neuchâtel*, 2 vol., vol. 2 (Paris : L. Giraud-Badin, 1925), p. 150.

<sup>8</sup> Selon OC XI (Slatkine), p. 55, les plantes numérotées 15 à 17 (correspondant aux trois plantes répertoriées en haut du folio 45 verso) font partie de la liste des *Plantes Herborisées avec M. Neuhaus*. Une de ces plantes (numéro 16) porte une dédicace putative à Du Peyrou, «Peruvia», ce qui pourrait contribuer à soutenir la thèse que ces trois plantes appartenaient à la liste principale, qui porte les dédicaces à Pury («Purivia»), à Rousseau («Roussavia»), et à D'Escherny («Dechamia»). Cependant, le commentaire est peu clair : «Quant au deuxième fragment [folio 45 verso], il s'agit des notes inédites qui se trouvent au verso du premier texte». Nous soulignons ; OC XI (Slatkine), p. 54.

Malgré son aspect modeste, et le peu d'échos qu'il a rencontré auprès des chercheurs, une analyse suivie du manuscrit des *Plantes Herborisées* révèle un document clé pour saisir l'évolution de Rousseau en tant que botaniste. Une telle analyse du manuscrit nous informe sur :

- La manière dont se concevait la botanique à Neuchâtel (se référant à la Suisse comme carrefour des cultures au XVIII<sup>e</sup> siècle)<sup>9</sup>, vers 1765, comme un domaine éminemment pluraliste et ouvert aux influences diverses. Ces influences comprennent non seulement le botaniste suédois Carl von Linné (1707-1778), créateur des nouveaux systèmes de classification et de nomenclature, mais aussi le grand polymathe suisse, Albrecht von Haller (1708-1777) qui – contrairement à Linné – prônait l'usage de noms traditionnels<sup>10</sup>.
- Les racines par conséquent extrêmement diverses – mais négligées dans la littérature – de l'activité botanique de Rousseau qui nous permettent de corriger la tradition qui le perçoit comme un simple promoteur du système sexuel artificiel de Linné, un système qui ne correspondait pas aux principes philosophiques de Rousseau<sup>11</sup>.

En fait, le «deuxième fragment», qui est effectivement le folio 45 verso, n'est pas le verso de 44 bis. Un autre texte, «Remarques de botanique», se trouve au verso de 44 bis.

<sup>9</sup> À l'époque, le Corps helvétique ne comptait que treize cantons alors que la principauté de Neuchâtel (comme Genève et Saint-Gall) se rattachait au Corps helvétique au titre d'allié.

<sup>10</sup> Haller se montrait en même temps très moderne en tenant compte des plantes dans leurs environnements habituels. LIENHARD L., «La 'machine botanique' : Zur Entstehung von Hallers Flora der Schweiz», *Hallers Netz : Ein Europäischer Gelehrtenbriefwechsel zur Zeit der Aufklärung*, STUBER M., HÄCHLER S. et LIENHARD L. (dir.) (Bâle : Schwabe, 2005), p. 371-410 (p. 381).

<sup>11</sup> Voir COOK A., «Le pluralisme taxonomique de Jean-Jacques Rousseau», dans JACQUIER C. et LÉCHOT T. (dir.), *Rousseau Botaniste*, p. 37-56. Cf. DURIS P., *Linné et la France* (Genève : Droz, 1993), p. 105 ; et WILLIAMS R.L., *Botanophilia in eighteenth-century France: The spirit of the Enlightenment* (Dordrecht : Springer, 2001), p. 95.

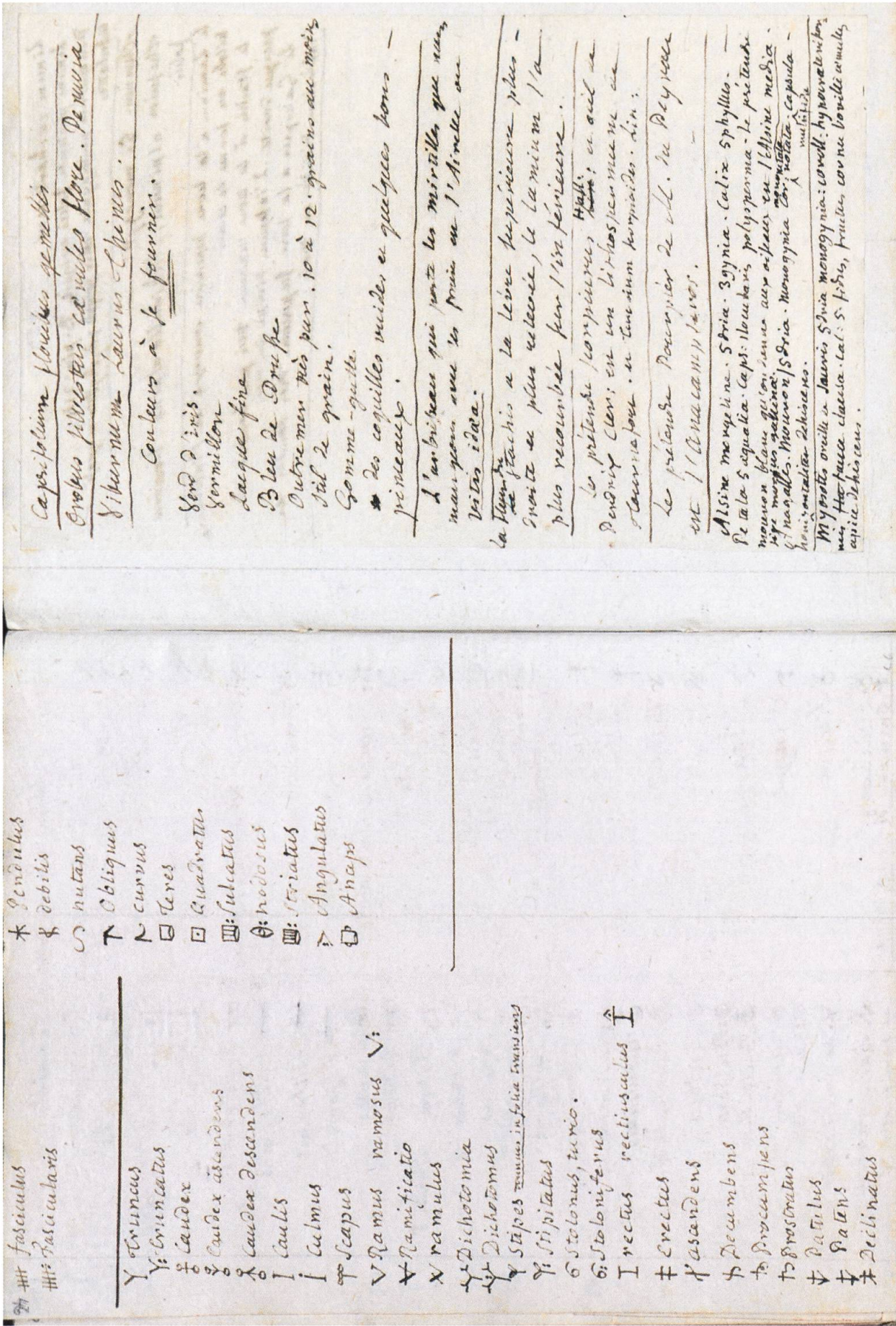


Figure 2. MsR21, fol. 45 verso  
Neuchâtel, BPU

Malgré la numération, ce folio précède «Plantes Herborisées avec M. Neuhaus», fol. 44 bis. En haut à droite, trois noms de plantes qui auraient pu appartenir à la liste de plantes herborisées avec M. Neuhaus. En dessous, une liste de «Couleurs à se fournir» destinées à illuminer des estampes de plantes.

- Les liens forts entre la science et les arts visuels qui sont abordés dans le manuscrit<sup>12</sup> : ces aspects du document n'ont jamais été reconnus dans les ouvrages déjà publiés sur ce sujet<sup>13</sup>.
- La liste, qui peut valoir mieux qu'une liste tout court :  
Pour les savants de l'époque, il s'agit non seulement de rassembler et de rapporter les informations, mais aussi de *créer* les connaissances, ce qu'on appelle en anglais *knowledge-making*<sup>14</sup>. Vu sous cette perspective, le manuscrit des *Plantes Herborisées* constitue le premier essai, chez Rousseau, de créer des connaissances en botanique en mobilisant des *ink-and-paper tools* (pratiques d'écriture, la prise de notes) qui attirent tant d'attention dans les études actuelles de l'histoire de la science<sup>15</sup>.

Dans les sections suivantes, nous adoptons une approche rigoureusement contextuelle pour mieux comprendre les origines d'un document qui n'a jamais été examiné d'une telle manière. Il faut souligner que, pour l'interpréter, il ne suffit pas de ne regarder que les références à Albrecht von Haller et Carl von Linné dans le manuscrit ; une telle

méthode n'éclaire pas, par exemple, pourquoi Rousseau a écrit une liste de «*couleurs à se fournir*» en dessous des noms de trois plantes dans ses notes botaniques<sup>16</sup>. Pour ce faire, il faut puiser dans plusieurs catégories de sources : la correspondance de Rousseau, les notes qui accompagnent ses herbiers, ses ouvrages de référence, les livres illustrés mentionnés dans sa correspondance, sans parler de la littérature scientifique.

Dans cette contribution, nous commençons par décrire brièvement la science dans la Suisse du XVIII<sup>e</sup> siècle ; nous continuons en décrivant le contexte spécifique pour entreprendre la botanique à Neuchâtel au milieu du même siècle. Nous discutons ensuite des quelques faits disponibles concernant Frédéric Samuel Neuhaus, le médecin avec lequel Rousseau a probablement observé les plantes énumérées dans le MsR 21. Enfin, nous examinons l'initiation botanique de Rousseau, en mettant l'accent sur le rôle joué par les traditions textuelles et artistiques en botanique, y compris la contribution des artisans aux études botaniques de Rousseau.

## LES SCIENCES AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE EN SUISSE

«*Les Suisses ont cultivé, avec succès, toutes les Sciences, depuis qu'elles ont recommencé à fleurir en Europe ; mais on peut dire qu'ils se sont surtout distingués par leurs Travaux & leurs Progrès dans la Botanique. Les grands Hommes que la Suisse a vu naître, & qu'elle produit encore en ce genre, sont un des Ornaments de la Patrie & le sujet de l'admiration des Curieux étrangers.*»<sup>17</sup>

<sup>12</sup> Nous parlons du « manuscrit » sous une perspective plus large, y compris des autres éléments qui se trouvent sur le folio 45 verso du MsR 21.

<sup>13</sup> Sur le rôle des arts dans les sciences de l'époque, voir KLEIN U. et SPARY E. (dir.), *Materials and expertise in early-modern Europe: Between market and laboratory* (Chicago : University of Chicago Press, 2010), SMITH P.H., *The Body of the artisan: Art and experience in the Scientific Revolution* (Chicago : University of Chicago Press, 2004), SMITH P.H., et al. (dir.), *The Matter of art* (Manchester : University of Manchester Press, 2015) ; LONG P.O., *Artisan/practitioners and the rise of the new sciences, 1400-1600* (Corvallis : Oregon State University Press, 2011).

<sup>14</sup> DELBOURGO J. et MÜLLER-WILLE S., « Focus : Listmania – Introduction », *Isis*, 103/4 (2012), p. 710-15.

<sup>15</sup> MÜLLER-WILLE S., « Linnaean paper tools », dans CURRY H., et al. (dir.), *Worlds of natural history* (Cambridge : Cambridge University Press, 2018), p. 205-220 (p. 205).

<sup>16</sup> Cette liste est absente dans la version du manuscrit publiée dans les *OC XI* (Slatkine), p. 54-56.

<sup>17</sup> C'est l'auteur de l'article qui souligne ; ANON., « Idée générale du grand ouvrage de botanique, que M. Haller, professeur à Göttingen, vient de publier sur les plantes naturelles de la Suisse », *Journal helvétique* (février 1743),

Située au cœur de l'Europe occidentale, la Suisse jouait le rôle particulier d'une Helvétie « médiatrice », un carrefour des cultures française, allemande et italienne<sup>18</sup>. De surcroît, la culture scientifique des Provinces-Unies des Pays-Bas jouait un rôle majeur dans le développement des sciences suisses, surtout dans les cantons francophones ; ces cantons se trouvaient géographiquement et théologiquement proches de leurs confrères néerlandais<sup>19</sup>.

Cette connexion entre les Pays-Bas et la Suisse était tissée de liens personnels. Par exemple, des scientifiques suisses tels qu'Albert de Haller et Laurent Garcin (1681?-1751)<sup>20</sup> furent tous deux influencés par Herman Boerhaave (1668-1738), professeur renommé de médecine, botanique et chimie de Leyde. Il faut souligner que Boerhaave, qui est connu principalement pour ses innovations en médecine et en chimie, jouait aussi un rôle important dans la botanique de son temps. Il dirigeait le jardin botanique de Leyde pendant

les années 1709-1730, et l'agrandit considérablement, en se procurant 3 000 espèces de plantes qu'il ajouta aux 3 000 qui s'y trouvaient déjà. Boerhaave poursuivit ses propres recherches en botanique, élaborant un système de classification basé sur les parties de la reproduction, qui combinait les aperçus systématiques de John Ray (la division selon le nombre des cotylédons) et de Joseph Pitton de Tournefort (système basé sur la corolle)<sup>21</sup>. Boerhaave a également cultivé des liens avec des botanistes avant-gardistes, tels que Sébastien Vaillant (1669-1722) du Jardin du roi de Paris.

Ces deux derniers auteurs n'auraient pu être plus différents dans leurs approches. Tournefort, dont la classification basée sur les corolles avait été largement adoptée, n'acceptait pas la thèse de la sexualité des plantes. Vaillant, d'un autre côté, avait adhéré de longue date à la théorie sexualiste du botaniste allemand Rudolf Jacob Camerarius (1665-1721)<sup>22</sup>. Il devint célèbre du jour au lendemain après un cours magistral qu'il dispensa sur cette théorie dans le Jardin du roi le 10 juin 1717<sup>23</sup>. Grâce aux efforts de Boerhaave, le fameux *Discours sur la structure des fleurs* de Vaillant fut édité à Leyde en 1718.

Pour ces raisons, il est bien possible que le pluralisme taxonomique que nous trouvons chez Boerhaave ait exercé une influence sur

p. 174-83 (p. 174). Le « *grand ouvrage de botanique* » de « M. Haller » désigne HALLER A. von, *Enumeratio methodica stirpium Helvetiae indigenarum*, 2 vol. en 1 (Göttingen : Abram Vandenhoeck, 1742).

<sup>18</sup> BANDELIER A., *Des Suisses dans la république des lettres : Un réseau savant au temps de Frédéric le Grand* (Genève : Slatkine, 2004), p. 445.

<sup>19</sup> SIGRIST R., *L'Essor de la science moderne à Genève* (Lausanne : PPUR, 2004), p. 132.

<sup>20</sup> Ni le jour du baptême de Garcin ni l'année de sa naissance ne sont connus. Plusieurs sources indiquent qu'il est né en 1683, mais Garcin lui-même confirma dans une lettre du 30 juillet 1749 au naturaliste anglais Emanuel Mendes da Costa (1717-1791), qu'il avait « 68 ans ». British Library ADD. MSS. 28.537, f. 222. Cela veut dire que Garcin est plutôt né en 1681. Selon des informations fournies par les Archives municipales de Grenoble, il ne reste aucune trace des registres de naissance des huguenots grenoblois pour les années 1681-1683. Dans les archives de la Compagnie hollandaise des Indes orientales (Verenigde Oostindische Compagnie ou « VOC »), on ne trouve pas non plus l'année de naissance de Garcin. Voir VOC scheepssoldijboek (relevés d'emploi), numéro d'inventaire 12801, folio 12, Archives de la VOC, La Haye, ainsi que LEQUIN F., *Het Personeel van de Verenigde Oost-indische Compagnie in Azie de achttiende eeuw, meer in het bijzonder in de vestiging Bengalen*, vol. 1, Thèse de doctorat (Leyde, 1982), p. 314.

<sup>21</sup> LINDEBOOM G.A., *Herman Boerhaave: The man and his work* (New York : Methuen, 1968), p. 319-20. STEARN W.T., « Boerhaave as botanist », dans LINDEBOOM G.A. (dir.), *Boerhaave and his time* (Leyde : J. Brill, 1970), p. 114-22 (p. 116).

<sup>22</sup> Sur la base d'une série d'expériences de pollinisation, Camerarius a formulé sa théorie de la sexualité des plantes dans *De sexu plantarum epistola* (Tübingen : Typis Viduae Rommeii, 1694). Cet ouvrage négligé et pourtant fondamental a fait l'objet d'une étude originale de ELVIN M., *Transferring the impulse of life: The scientific proof of sexual reproduction in plants, an annotated translation of Camerarius's De sexu plantarum epistola of 1694*, sur le point d'être publiée.

<sup>23</sup> *Discours sur la structure des fleurs/Sermo de structura florum* (Leyde : Pieter van der Aa, 1718).

Garcin, qui, comme nous le verrons par la suite, introduit le système sexuel de Linné chez ses collègues neuchâtelois mais cherche aussi à inaugurer une méthode naturelle dans son enseignement botanique à Neuchâtel pendant les années 1740.

En général, la science dans la Suisse du XVIII<sup>e</sup> siècle formait un domaine largement informel, étant pratiquée par des individus ou portée par des initiatives locales. Les cantons ne soutenaient pas la recherche scientifique d'une manière organisée et, dans les régions protestantes, les forces de l'éducation étaient souvent consacrées à la formation des ministres de l'Église réformée. Un médecin comme Neuhaus pouvait compter parmi les principales autorités scientifiques d'une ville comme Neuchâtel, et les botanistes expérimentés restaient peu nombreux. Bâle était le seul canton doté d'une université, d'une faculté de médecine et d'un jardin botanique – les supports habituels institutionnels pour l'enseignement et la recherche en botanique<sup>24</sup>.

Si cette indépendance du parrainage permettait la liberté intellectuelle, cela constituait un inconvénient significatif pour les savants suisses contraints de financer leurs propres recherches. Même au XVIII<sup>e</sup> siècle, la mise en œuvre d'un laboratoire ou le financement d'un voyage botanique était très coûteux pour des particuliers. Par contraste, la Grande-Bretagne, la France, la Prusse et la Russie se vantaient de leurs académies des sciences qui, à l'exception de la Société royale de Londres (the Royal Society of London), profitaient directement du parrainage royal. Ces académies pouvaient soutenir le financement des recherches scientifiques d'une manière plus collective et plus contrôlée. Il n'est donc pas surprenant que les phares de la science suisse, Leonhard Euler (1707-1783) et Jean-André Deluc (1727-1817) – ce dernier

«Fellow»<sup>25</sup> de la Royal Society –, firent le choix de poursuivre leurs carrières en dehors de leur pays natal – Euler en Prusse et en Russie, Deluc en Grande-Bretagne<sup>26</sup>.

La Suisse souffrait donc d'une fuite des cerveaux. Le manque d'opportunité dans plusieurs régions conduisait de nombreux jeunes gens talentueux à poursuivre leurs études (particulièrement en médecine) ou à s'engager dans la carrière militaire à l'étranger. Tout comme le manque de financement pour la science, les séjours à l'étranger sont en quelque sorte un bien pour un mal.

Deluc et Euler avaient choisi de ne pas rentrer en Suisse, mais d'autres qui avaient quitté le pays dans leur jeunesse y sont retournés à un moment donné et, ce faisant, ils ont enrichi leurs cantons de nouvelles idées scientifiques. Deux médecins de la principauté de Neuchâtel dont il sera question ci-après, Jean-Antoine D'Ivernois (1703-1765)<sup>27</sup> et Abraham Gagnebin (1707-1800)<sup>28</sup>, constituent des exemples d'expatriés qui sont retournés en Suisse après avoir poursuivi

<sup>24</sup> Voir FUETER E., *Geschichte der exakten Wissenschaften in der schweizerischen Aufklärung (1680-1780)*, Thèse de doctorat, Université de Zurich (Aarau : Graphische Werkstätten H.R. Sauerländer & Co., 1941).

<sup>25</sup> C'est-à-dire membre élu de la Royal Society de Londres, fondée en 1660 selon les préceptes de Sir Francis Bacon.

<sup>26</sup> Euler occupait des postes dans les académies des sciences de Prusse et de Russie, tandis que Deluc, un des fondateurs de la géologie, émigre en Grande-Bretagne où il occupe le poste de lecteur de la reine Charlotte, épouse de George III.

<sup>27</sup> DUCKERT-HENRIOD M.-M., «Jean-Antoine d'Ivernois, médecin et botaniste (1703-1765)», dans SCHLUP M. (dir.), *Biographies neuchâteloises*, 2 vol., vol. 1 (Neuchâtel : G. Attinger, 1996), p. 143-47 (p. 144).

<sup>28</sup> Gagnebin et son frère Daniel (1709-1781), médecin lui aussi, possédaient de vastes collections d'histoire naturelle comprenant des milliers de spécimens botaniques, dont la majorité semble avoir été dispersée. Gagnebin a enseigné la botanique à Rousseau, bien qu'on ignore l'étendue exacte de cet enseignement. En juin 1765, Rousseau passe dix jours avec Gagnebin à la Ferrière, mais souffre d'esquinancie pendant tout son séjour. Il est donc probable qu'il ait plutôt vu les célèbres collections de Gagnebin que les plantes de la campagne. Rousseau à Du Peyrou, 11 juin 1765 ; CC, XXVI, p. 32. Voir JACQUAT M.S., «Abraham Gagnebin, médecin (1707-1800)», *Biographies neuchâteloises*, vol. 1, p. 97-102.

leurs études et/ou une partie de leur carrière ailleurs. Gagnebin étudia la médecine à Bâle et s'engagea ensuite comme chirurgien dans un régiment au service de France avant de s'installer vers 1735 dans le village neuchâtelois de La Ferrière. Pour sa part, D'Ivernois fut diplômé de la Faculté de médecine renommée de Montpellier, fondée au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>29</sup>. Pendant ou après ses études, D'Ivernois passa quelques années en Russie, ce qui facilita en toute probabilité son admission à l'académie de Saint-Pétersbourg.

On doit noter en passant que la Faculté de médecine de Montpellier joue un rôle important dans l'histoire de l'éducation médicale des Suisses protestants. L'ancienne ville huguenote restait tolérante envers les protestants dans la suite de la révocation de l'Édit de Nantes en 1685, gardant en même temps des liens avec des régions protestantes en Suisse et dans les pays alémaniques<sup>30</sup>. Ces circonstances favorisaient l'inscription de protestants comme D'Ivernois et Neuhaus pour y faire leurs études en médecine.

La Faculté de médecine de Montpellier mérite notre attention non seulement en tant qu'institution importante d'enseignement pour les médecins d'origine suisse mais aussi en tant qu'institution dans laquelle des botanistes de renom, tels que François Boissier de Sauvages de la Croix (1706-1767) et son disciple, Antoine Gouan (1735-1821),

un correspondant de Rousseau, enseignaient la médecine et la botanique. Tous les deux comptent parmi les premiers en France à adhérer au système sexuel linnéen; c'est grâce à Sauvages que Linné a été élu membre étranger de la Société royale des sciences de Montpellier en 1743. Comme nous le verrons plus en détail par la suite, Sauvages en tant que botaniste a été très tôt apprécié par Rousseau.

Deux autres exemples frappants de scientifiques suisses rapatriés sont Haller et Garcin. Après avoir terminé ses études en médecine à Tübingen et à Leyde, Haller (dont il sera question plus loin) occupa la chaire de professeur à Göttingen pendant dix-sept ans; il est finalement rentré en Suisse en 1753.

Pour sa part, Garcin s'absenta de la Suisse pendant près de trente-cinq ans. Suivant l'habitude de l'époque, Garcin, encore adolescent, entreprit selon toute probabilité un apprentissage en chirurgie<sup>31</sup>. Vers 1703 ou 1704, il entra au service des états généraux des Provinces-Unies comme chirurgien, «occupant des principaux postes de sa profession», ce qui lui permettait de «voyager commodément pendant 16 ans, en Espagne, en Portugal et en Flandres»<sup>32</sup>. Entre 1720 et 1729, il parcourut les mers avec la Compagnie hollandaise des Indes orientales (VOC) en tant que premier chirurgien<sup>33</sup>: «C'est ce qui m'a fourni la facilité de faire

<sup>29</sup> Montpellier disposait des ressources indispensables pour enseigner le sujet, en particulier le premier jardin de botanique en France, fondé en 1602 selon le modèle des jardins botaniques-médicaux en Italie. En outre, la ville profitait d'un réseau marchand qui comprenait la région méditerranéenne entière et qui pour cette raison contribuait à la provision des nouvelles plantes médicinales. Le jardin botanique appartenait à la Faculté de médecine, dont plusieurs professeurs étaient des botanistes renommés tels que Guillaume Rondelet (1507-1566), Pierre Richer de Belleval (1564-1632) et Pierre Magnol (1638-1715).

<sup>30</sup> Voir WILLIAMS E.A., *A Cultural history of medical vitalism in Enlightenment Montpellier* (Abingdon-on-Thames : Routledge, 2017).

<sup>31</sup> BRIDEL P.S., *Le Conservateur suisse ou recueil complet des étrennes helvétiques*, vol. 3 (Lausanne : Benjamin Corbaz, 1831), p. 99.

<sup>32</sup> GARCIN L., «Lettre de Mr. GARCIN, Docteur en Médecine, aux EDITEURS du Journal Helvétique, à l'occasion de quelques Remèdes nouveaux & expérimentés, qu'il a découverts dans ses Voïages des Indes». *Journal helvétique, ou, annales littéraires et politiques de l'Europe et principalement de la Suisse* (septembre 1744), p. 257-79 (p. 269-70). C'est bien possible que Garcin ait été attaché à l'un des quatre régiments huguenots (wallons) de l'armée hollandaise.

<sup>33</sup> Pour une présentation historique et détaillée de cette profession dangereuse, voir BRUIJN I., *Ship's surgeons of the Dutch East India Company: Commerce and the project of medicine in the eighteenth century* (Leyde : Presse universitaire de Leyde, 2009).

*plusieurs Observations sur l'Histoire naturelle, la Phisique & la Médecine*<sup>34</sup>, en m'attachant spécialement à tout ce qui pouvoit me perfectionner dans la Pratique de cette dernière.»<sup>35</sup>

Lors de ses voyages, Garcin recherchait des remèdes indigènes d'origine végétale, convaincu que les plantes seules pouvaient fournir la source des médicaments<sup>36</sup>. À cet égard, Garcin se distinguait de beaucoup de ses contemporains, qui s'enthousiasmaient pour les remèdes chimiques<sup>37</sup>. En Asie, il put entrer en contact avec les médecins les plus estimés, grâce aux lettres d'introduction auprès des gouverneurs de la VOC que lui avait fournies Boerhaave<sup>38</sup>.

De retour en Europe en juin 1729, Garcin se prépare à l'examen de médecine, qu'il passe finalement à Reims en 1731. Après avoir

reçu son titre de docteur, Garcin retourne en Suisse; il est naturalisé neuchâtelois<sup>39</sup> et épouse Marguerite Maystre (1702-1785) de Genève; vers 1735, il est de retour en Hollande où il exerce pendant deux ans la profession de médecin dans la province de Zélande, dans le Sud des Provinces Unies à proximité des Flandres<sup>40</sup>.

Il est également possible que Garcin, qui comptait parmi ses connaissances le professeur Johannes Burman d'Amsterdam, ait rencontré un jeune scientifique suédois qui résida quelques mois chez ce dernier, Carl Linné<sup>41</sup>. Lors de son séjour en Hollande, Linné entretenait également des relations avec Boerhaave, lui dédiant son *Genera plantarum* (1737)<sup>42</sup>, et était alors en train de publier autant d'ouvrages que possible pour avancer dans sa carrière. Un des fruits les plus célèbres de cette

<sup>34</sup> Malgré le fait que Garcin mentionne sa pratique de la médecine pendant son service auprès de la VOC, nous n'avons pu trouver aucune trace de lui dans les listes des étudiants immatriculés à la Faculté de médecine de Leyde, la faculté dans laquelle il aurait étudié la médecine. En revanche, Garcin, qui était étroitement lié avec la province de Zélande, aurait pu faire son apprentissage dans la ville de Middelburg, où les apprentis en chirurgie suivaient des cours en médecine en profitant des réformes importantes dans le système d'enseignement chirurgical. Voir BRUIJN I., *Ship's surgeons of the Dutch East India Company...*, p. 35.

<sup>35</sup> C'est Garcin qui souligne; GARCIN L., «Lettre de Mr. GARCIN» (septembre 1744), p. 269-70.

<sup>36</sup> GARCIN L., «Papers on the East Indies». Bibliothèque de l'Université de Kansas, Lawrence, Kansas.

<sup>37</sup> Selon les recherches récentes, il semble que Boerhaave suivait une pratique plutôt prudente en ce qui concernait les remèdes chimiques, qui ont déjà été reconnus comme toxiques. HENDRIKSEN M.M.A., «Boerhaave's mineral chemistry and its influence on eighteenth-century pharmacy in the Netherlands and England», *Ambix* (2018), p. 1-21.

<sup>38</sup> La manière dont Garcin a pris contact avec Boerhaave n'est pas claire, mais ce dernier le qualifiait de «très habile Botaniste». Cette estime dont témoigne Boerhaave transparaît dans un éloge imprimé dans MASSUET P., «Lettre vingt-cinquième. A M. le Docteur Pingré», dans BARRE DE BEAUMARCHAIS A. de la (dir.), *Lettres sérieuses et badines sur les ouvrages des savans, et sur d'autres matieres*, vol. 4 (La Haye, 1730), p. 440-48 (p. 446).

<sup>39</sup> Dans les archives, on trouve les informations suivantes concernant la naturalisation de Garcin: «Du 14 Janvier 1732. 111. – Garcin Laurent, de Grenoble, demande la naturalisation et le droit de prendre bourgeoisie à Neuchâtel. Accordé moyennant 300 [livres]. faibles». Selon les informations fournies par le Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, la «livre faible» était une monnaie neuchâteloise ayant une valeur de seize kreutzers de Marie de Nemours (la dernière souveraine française de la principauté). Le registre de naturalisation est cité dans CHAMBRIER A., «Naturalisation des réfugiés français à Neuchâtel de la Révocation de l'Édit de Nantes à la Révolution française» *Musée neuchâtelois* 37 (septembre à novembre 1900), p. 197-285 (p. 232).

<sup>40</sup> BRIDEL P.S., *Le Conservateur suisse...*, p. 103; Garcin poursuivait des observations météorologiques, publiant ses rapports dans le *Journal helvétique* dans les années 1733-1742. Il intervint également sur le même thème à l'occasion d'une séance de l'Académie royale des sciences (Paris) en 1739. Voir COLLART M., «L'Age d'or de la météorologie dans le *Mercure suisse* et le *Journal helvétique*: les observations du Docteur Garcin», dans HUGUENIN S. et LÉCHOT T. (dir.), *Lectures du Journal helvétique, 1732-1782, Actes du colloque de Neuchâtel 6-8 mars 2014* (Genève: Slatkine, 2016), p. 269-91.

<sup>41</sup> Burman transforma le jardin botanique en «puissance scientifique» («scientific powerhouse»). SKUNCKE M.-C., *Carl Peter Thunberg: Botanist and Physician* (Uppsala: Swedish Collegium for Advanced Study, 2014), p. 57. À l'époque Linné n'avait pas encore été anobli.

<sup>42</sup> LINDEBOOM G.A., *Herman Boerhaave...*, p. 321.

activité frénétique de rédaction est son fameux système sexuel de classification, qui fut publié à Leyde en 1735 dans le *Systema naturæ* et élaborait par la suite dans *Fundamenta botanica* (1736) et *Philosophia botanica* (1751)<sup>43</sup>. Le système est artificiel dans le sens qu'il ne sélectionne que certaines caractéristiques des plantes comme base de classification du règne végétal. Le système sexuel artificiel «*crée 24 classes de plantes, principalement sur la base du nombre [...] et de la disposition [...] des étamines [mâles], en allant jusqu'aux cryptogames (plantes sans véritable fleur). Chaque classe est à son tour subdivisée en ordres, en général (mais pas toujours) sur la base du nombre et de la disposition des pistils [femelles] de la fleur.*»<sup>44</sup> Linné n'a jamais nié la nature artificielle de son système, mais il défendait le caractère fondamental des organes sexuels<sup>45</sup>.

Pratique et accessible, le système sexuel artificiel de Linné demeurait tout de même controversé<sup>46</sup>. Contrairement à d'autres

systèmes de classification devenus obsoletés, le système sexuel fait encore l'objet de débats aujourd'hui, et ses nombreuses implications sont toujours étudiées. On soutient par exemple que Linné avait sexualisé les plantes et la taxonomie, en comparant les différents éléments des plantes aux organes reproducteurs humains, et en ayant recours à des analogies conjugales assez recherchées pour expliquer son système<sup>47</sup>. Ce qui mène une scientifique féministe à soutenir que «*[l]a botanique de Linné marque l'obsession de l'époque pour le sexe et la différence entre les sexes*»<sup>48</sup>.

Pendant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le système sexuel est largement accepté en Europe (bien qu'il soit moins populaire en France)<sup>49</sup>, parce qu'il offre une méthode de classement prête à l'usage pour les plantes exotiques que les botanistes européens s'approprient<sup>50</sup>. Ces derniers ont grand besoin d'un système de ce type pour ne pas se perdre dans cet afflux d'informations<sup>51</sup>. Cependant,

<sup>43</sup> LINNÉ C. von, *Philosophie botanique*, trad. Fr.-A. Quesné (Paris : Cailleau & Rouen : Leboucher le Jeune, 1788), §68.

<sup>44</sup> [Trad. Caroline Gex] JARVIS C. et CRIBB P., «*Review: Linnaean sources and concepts of orchids*», *Annals of botany*, 2009, p. 1-12 (p. 1).

<sup>45</sup> LINNÉ C. von, *Systema naturæ 1735: Facsimile of the first edition*, trad. M.S.J. Engel-Ledeboer et H. Engel (Nieuwkoop : B. de Graaf, 1964), partie IV, §6, p. 23.

<sup>46</sup> Le botaniste allemand Johann Siegesbeck (1686-1755) est connu pour l'avoir condamné pour son obscénité, tandis que d'autres comme Haller s'y opposent en raison de son caractère artificiel. Même parmi ceux qui étaient généralement favorables à Linné, comme le professeur montpelliérain François Boissier de Sauvages de la Croix (1706-1767), certains défendaient l'idée que les autres caractéristiques des plantes comme les feuilles devaient aussi être utilisées dans la classification. Voir son *Methodus Foliorum, Seu Plantae Florae Monspeliensis, juxta foliorum ordinem, ad juvandam specierum cognitionem, digestæ / Méthode Pour connoître les Plantes par les Feuilles* (La Haye, 1751). Ce dernier servait comme un ouvrage clé pour Rousseau, comme nous le verrons dans la suite. Voir aussi MOTTE-FLORAC É., «*Une nouvelle approche de la systématique botanique par François Boissier de Sauvages de la Croix d'après son manuscrit Catalogus Horti Monspeliensis*», dans SELOSSE P. et

REYNAUD D. (dir.), *Nomenclatures au XVIII<sup>e</sup> siècle : la science, «langue bien faite»* (Lyon : Presses de l'Aristo-loche, 2015), p. 125-41.

<sup>47</sup> LINNÉ C. von, *Philosophie botanique...*, §146.

<sup>48</sup> [Trad. Caroline Gex] SHTEIR A.B., *Cultivating women, cultivating science: Flora's daughters and botany in England 1760-1860* (Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1996), p. 17.

<sup>49</sup> «*Adopter la taxonomie linnéenne était encore une décision controversée dans les années 1760 et 1770*». [Trad. Caroline Gex] BROWNE J., «*Botany in the boudoir and garden: the Banksian context*», in MILLER D.P. et REILL P.H. (dir.), *Visions of empire: Voyages, botany, and representations of nature* (Cambridge : Cambridge University Press, 1996), p. 154.

<sup>50</sup> Voir BROWNE J., «*Botany in the boudoir...*», p. 154 ; COOK A., «*Politics of nature and voyages of exploration: some purposes and results*», dans *Voyages and exploration in the north Atlantic from the Middle Ages to the XVIIIth century*, Anna Agnarsdottir (dir.), 2<sup>e</sup> éd. (Reykjavik : Presse universitaire d'Islande, 2001), p. 129.

<sup>51</sup> LINNÉ C. von, *Disquisitio de quaestione ab Academia Imperiali Scientiarum Petropol. in annum MDCCLIX pro praemio proposita: sexum plantarum argumentis experimentis nouis, praeter adhuc iam cognita, vel corroborare, vel impugnare, praemissa expositione historica et physica omnium plantae partium, quae aliquid*

vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le système de Linné tombe en désuétude : «*Si le système binomial de Linné représente les noms inscrits dans le livre de la nature, son système sexuel, en tant que table des matières, est un échec [...] c'est le système "naturel" qui finit par guider le lecteur.*»<sup>52</sup>

Linné exerça une influence encore plus durable sur les sciences comme réformateur de la nomenclature. Les noms triviaux qu'il inscrit à côté des noms génériques et polynomiaux dans son *Species plantarum* de 1753 donnent naissance à la nomenclature binomiale que nous utilisons encore aujourd'hui, ce qui constitue peut-être sa plus importante contribution à la botanique moderne, une contribution approuvée par Rousseau<sup>53</sup>. Cependant, la nomenclature de Linné est actuellement accusée non seulement de sexisme, mais aussi de «*violence symbolique*», «*en s'éloignant des noms locaux, souvent fondés sur l'usage ou l'aspect, [elle] instaure un privilège du voyageur sur le natif*»<sup>54</sup>.

---

*ad foecundationem et perfectionem seminis et fructus conferre creduntur* (Saint-Petersbourg : Académie royale de Saint-Petersbourg, 1760), p. 4.

<sup>52</sup> [Trad. Caroline Gex] STEVENS P.F., *The Development of biological systematics: Antoine-Laurent de Jussieu, nature, and the natural system* (New York : Columbia University Press, 1994), p. 267.

<sup>53</sup> LINNÉ C. von, *Species plantarum: A facsimile of the first edition 1753*, avec une collection d'essais de Stearn W., 2 vol. (Londres : The Ray Society, 1957-1959). Sur les origines des binômes de Linné, voir ÅSBERG M. et STEARN W., «*Linnaeus's Öland and Gotland Journey 1741*», *Biological journal of the Linnean Society* 5/1 (mars 1973), p. 1-107 (p. 6).

<sup>54</sup> DROUIN J.-M., «*Linné et la dénomination des vivants : Portrait du naturaliste en législateur*», dans HOQUET T. (dir.), *Fondements de la botanique : Linnaeus et la classification des plantes* (Paris : Vuibert, 2005), p. 37-55. Voir aussi SCHIEBINGER L., *Plants and empire: Colonial bio-prospecting in the Atlantic world* (Cambridge : Harvard University Press, 2007) ; cf. COOK A., «*Linnaeus and Chinese plants: A test of the linguistic imperialism thesis*», *Notes and records of the Royal Society* 64 (June 2010), p. 121-38.

## LE PLURALISME TAXONOMIQUE À NEUCHÂTEL : ÉPISTÉMOLOGIE ET BOTANIQUE

En 1739, Garcin rentre définitivement à Neuchâtel : «*Mr. Garcin, notre Ami commun, Membre de la Société Royale des Sciences d'Angleterre & Correspondant de celle de Paris, a donné un nouveau lustre aux Botanistes Suisses, en fixant son séjour parmi eux.*»<sup>55</sup> Le retour de cet illustre compatriote eut des conséquences notables pour la botanique à Neuchâtel, car Garcin avait en poche non seulement des remèdes exotiques, mais encore le système sexuel de classification de Linné. Gagnebin en informe Haller en ces termes : «*Monsieur d'Ivernois vous aura appris sans doute l'arrivée de Monsieur le Docteur Garcin qui a rapporté de ces voyages un nouveau Système de Botanique très différent de celui dont on se sert aujourd'hui. L'auteur est un certain Linnaeus Suédois.*»<sup>56</sup> Les mots utilisés par Gagnebin suggèrent que le système sexuel ainsi que son auteur n'étaient pas encore connus à Neuchâtel. Il s'agissait d'une situation hautement favorable pour les savants de Neuchâtel qui avaient eu vent de théories et de systèmes provenant d'une grande variété de sources. À la différence de leurs confrères français, un «*système étranger*» comme le système sexuel de Linné ne les répugnait pas<sup>57</sup>. En revanche, le système artificiel et les binômes linnéens étaient bien établis dans la principauté en 1762,

---

<sup>55</sup> C'est D'Ivernois qui souligne ; D'IVERNOIS J.A., «*Lettre à Monsieur Cartier ministre du St. Evangile & pasteur de l'église de la Chaux du Milieu, dans cette souveraineté : servant d'apologie aux médecins-botanistes Suisses, contre ce qu'on a avancé dans le Journal helvétique de décembre 1741 p. 1155 sur l'état de la botanique, en Suisse*», *Journal helvétique* (janvier 1742), p. 3-38 (p. 31).

<sup>56</sup> Nous soulignons ; lettre d'Abraham Gagnebin à Haller, 25 novembre 1739, cité dans JACQUAT M.S., «*Abraham Gagnebin : médecin (1707-1800)*», *Biographies neuchâtelaises*, vol. 1, p. 97-102 (p. 101).

<sup>57</sup> ROUSSEAU J.-J., Introduction, *Fragmens pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique*, OC, IV, 1207.

l'année d'arrivée de Rousseau<sup>58</sup>, comme le prouve l'exemplaire annoté de Gagnebin de la première édition du *Species plantarum* (1753) que lui avait donné Haller en 1755 (fig. 7)<sup>59</sup>.

L'intérêt marqué pour l'œuvre de Linné n'était qu'un aspect de la culture botanique de Neuchâtel. Il est évident que malgré l'influence de Linné, la réputation de Haller (qui n'adhérait pas aux réformes en classification et nomenclature de Linné) restait très grande. D'Ivernois et Gagnebin le connaissaient personnellement et collaborèrent avec lui pendant plusieurs années. Comme l'écrivait D'Ivernois, «*Quelle partie du monde savant n'a déjà pas retenti du bruit de la juste réputation, que la botanique lui [Haller] a acquise, & qui ne s'accorde à le faire aller de pair avec les plus habiles botanistes, anciens & modernes ?*»<sup>60</sup> Ils l'accompagnaient dans ses herborisations à travers de la Suisse en 1739 et étaient restés en contact avec lui<sup>61</sup>. De surcroît,

Gagnebin se distingue comme le plus important correspondant botanique dans l'immense réseau de Haller, lui fournissant des spécimens de plantes et de graines<sup>62</sup>. Comme l'a noté Garcin, «*Mr. Haller dans son grand ouvrage de botanique, lui [Abraham Gagnebin] en rend un témoignage glorieux*»<sup>63</sup>.

Haller, tout comme Linné, était un géant de la botanique dans l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle. Avec Johann Jacob Scheuchzer (1672-1733) de Zurich, il est l'un des fondateurs de la botanique alpine, ayant décrit la flore de la Suisse dans son *Enumeratio* (1742). L'œuvre de Haller englobe non seulement la flore des treize cantons mais également celle de Neuchâtel et des autres territoires alliés. De cette manière, l'*Enumeratio* suggère l'existence d'une base biogéographique commune à l'ensemble de la grande Suisse chère aux helvétistes. En conséquence de cette idée, le *Journal helvétique* décrivit l'*Enumeratio* de Haller comme un ouvrage qui était suisse avant tout : «*Quoique cet ouvrage soit imprimé en Allemagne, il appartient particulièrement à la Suisse, puisqu'il renferme la description des plantes qui s'y trouvent, avec leurs propriétés médicinales, & que son auteur, connu si avantageusement dans la république des lettres, est de la Ville de Berne*»<sup>64</sup>. Haller, qui se distingue

<sup>58</sup> Rousseau a fui la France en juin 1762 pour échapper à toute poursuite occasionnée par des idées radicales exprimées dans *Émile* et *Du contrat social*. Une fois arrivé à Yverdon dans le canton de Vaud (à l'époque sous le contrôle de Berne), il trouvait que les autorités ne supportaient pas sa présence. Expulsé d'Yverdon peu de temps après, il est parti ensuite pour Môtiers dans le Val-de-Travers, son lieu de séjour jusqu'à 1765.

<sup>59</sup> Cet ouvrage a été décrit comme «*l'ouvrage le plus remarquable*» donné à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel par le botaniste et bibliophile neuchâtelois Jean-Frédéric de Chaillet (1747-1839). SCHLUP M., et al., dir., *Bibliothèques et mécènes : deux siècles de donations à la bibliothèque de Neuchâtel* (Neuchâtel : Bibliothèque publique et universitaire, 2006), p. 190. Voir aussi BALDI R., «*La circulation du savoir botanique par le texte et par l'image : le *Species Plantarum* d'Abraham Gagnebin*», *Rousseau botaniste*, p. 15-24.

<sup>60</sup> C'est d'Ivernois qui souligne ; D'IVERNOIS J.A., «*Lettre à Monsieur Cartier...*», p. 31.

<sup>61</sup> Haller raconte ce voyage dans *Iter helveticum anni 1739* (Göttingen : sumtu Reg. univers. offic. librariæ, 1740), dont des extraits sont traduits en français dans le *Journal helvétique*. HALLER A. von, «*Extrait de deux pièces que Monsieur Haller, docteur en médecine, médecin du Roi de la Grande-Bretagne, professeur en anatomie, en botanique & en chirurgie dans l'université de Göttingue & membre de la Société Royale des sciences*

d'Angleterre & de Suède, a publiées depuis peu, sur la botanique», *Journal helvétique* (août 1740), p. 172-210 (p. 183).

<sup>62</sup> Gagnebin était «*vielleicht der wichtigste botanische Mitarbeiter AvHs [peut-être le plus important collaborateur botaniste d'Albrecht von Haller]*». BOSCHUNG U., et al., dir., *Repertorium zu Albrecht von Hallers Korrespondenz 1724-1777*, vol. 1 (Bâle : Schwabe, 2002), p. 157. «*Le véritable titre scientifique de Gagnebin, c'est sa longue et fructueuse collaboration avec Haller*». THURMANN J., *Abraham Gagnebin de la Ferrière* (Porrentruy : Victor Michel, 1851), p. 47.

<sup>63</sup> GARCIN L., «*Lettre de M. Garcin sur les Œufs Philosophiques, servant de Réponse à celle de M. [Daniel] Gagnebin, insérée dans le Journal de Mars dernier*», *Journal helvétique* (juin 1745), p. 517-29 (p. 529). Cet «*ouvrage*» était probablement l'*Enumeratio* (1742) de Haller.

<sup>64</sup> Nous soulignons ; ANON., «*Livres nouveaux : Göttingue*» *Journal helvétique* (octobre 1742), p. 83.

par son attention aux environnements locaux, rejette la nomenclature binomiale, critiquant la réforme linnéenne de la nomenclature botanique et la regardant comme une attaque contre la tradition et les contributions de ses prédécesseurs<sup>65</sup>.

Pour ces raisons il en ressort que, même si le *Species plantarum* de Linné a été publié plus de dix ans auparavant, il ne dominait pas encore le discours sur les noms des plantes à Neuchâtel. En fait, les binômes de Linné jouent un rôle subordonné dans la liste des plantes herborisées avec M. Neuhaus (fig. 7). Comme membre du «collège botanique,» D'Escherny atteste qu'il est de rigueur d'apprendre les noms des plantes donnés aussi par les prédécesseurs de Linné, tels que «*Tournefort, Gaspard Bauhin, etc.*»<sup>66</sup>. Même un partisan de Linné comme Pierre-Alexandre Du Peyrou (1729-1794) (un ami proche de Rousseau depuis de nombreuses années) témoigne de l'influence des auteurs non linnéens, tels que Michel Adanson (1727-1806), un partisan de la méthode dite «naturelle»<sup>67</sup>.

Un tel pluralisme est compréhensible vu la position de carrefour culturel qu'occupe la Suisse et vu le contexte scientifique plus large de ces années. Il n'était en effet pas inhabituel,

pour les botanistes, d'utiliser diverses taxonomies et nomenclatures dans différents contextes ou dans des buts différents. Les systèmes naturels et artificiels convenaient à différents buts de la botanique: le «diagnostic» (la détermination du genre, de l'espèce, etc.) d'un côté, et la compréhension de la «nature» des plantes de l'autre<sup>68</sup>.

Le pluralisme taxonomique dans la principauté allait au-delà du simple usage de sources diverses en ce qui concerne les noms et les classifications. En 1747, Garcin propose un cours de botanique «*en français, comme on le pratique à Paris*» qui adoptera «une Méthode claire, distincte, & aisée, [en suivant] les meilleurs Systèmes des Auteurs modernes. Il les combinera en un seul, autant qu'il lui sera possible, pour la rendre plus commode & plus intelligible.»<sup>69</sup>. Plus important encore, Garcin «mettra, par sa méthode les disciples en état de connaître par eux-mêmes, sur de bons principes les plantes étrangères, et les ranger à leur propre place dans le Système le plus naturel»<sup>70</sup>. On ignore si le cours de Garcin a bien eu lieu, mais son annonce dans le *Journal helvétique* mentionne une méthode de classification importante, le système naturel, et témoigne du fait qu'elle était pratiquée à l'échelle locale. Comme Rousseau ne fait jamais référence à Garcin, il est impossible de dire s'il a ou non tiré son inspiration de ce précurseur neuchâtelois. Cependant, les maîtres de Rousseau, Gagnebin et D'Ivernois, qui tous deux connaissaient Garcin, suivaient peut-être son approche particulière de la méthode naturelle qui n'est pas parvenue à la postérité.

<sup>65</sup> COOK A., *Jean-Jacques Rousseau and botany...*, p. 83-84.

<sup>66</sup> D'ESCHERNY F.L., *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie*, vol. 3 (Paris: Bossange & Masson et Schoell, 1811), p. 1-192 (p. 41-42). D'Escherny (1733-1815), un noble neuchâtelois, partageait avec Rousseau son amour de la musique, mais leur amitié s'interrompit lorsque D'Escherny conduisit à Paris Frédéric Samuel Ostervald (1712-1795; un magistrat de Neuchâtel qui s'était opposé à l'impression des œuvres de Rousseau) pour rencontrer Rousseau dans les années 1770. D'Escherny soutint la Révolution française, mais il courait le risque d'être guillotiné, parce qu'il avait l'«*air d'un aristocrate et d'un traître*». JEANNERET F.-A.-M. et BONHÔTE J.-H., «D'Escherny», *Biographie neuchâteloise*, 2 vol., vol. 1 (Le Locle: E. Courvoisier, 1863), p. 314-20 (p. 317).

<sup>67</sup> Du Peyrou à Rousseau, 30 avril 1765; CC XXV, 210-12. On se réfère à l'ouvrage d'ADANSON M., *Familles des plantes*, en 2 vol. (Paris: Vincent, 1763-1764).

<sup>68</sup> MÜLLER-WILLE S., «Systems and how Linnaeus looked at them in retrospect», *Annals of science*, 70, no. 3 (2013), p. 305-17 (p. 309, 314).

<sup>69</sup> Nous soulignons; ANON., «Cours de botanique à ceux qui veulent apprendre cette science», *Journal helvétique* (février 1747), p. 143-46 (145). Dans cet écrit, nous n'avons pas les détails de la méthode que Garcin enseignait ou avait l'intention d'enseigner.

<sup>70</sup> Nous soulignons; ANON., «Cours de botanique...», p. 146.

Une entreprise aussi ambitieuse et complexe que le cours de Garcin suggère que ce botaniste était bien au fait des développements scientifiques les plus récents, y compris le système des familles naturelles rédigé par Bernard de Jussieu dans le jardin du Trianon à Versailles pendant la même décennie<sup>71</sup>. Dans l'annonce du cours de Garcin, la référence à la pratique de Paris indique que de telles influences étaient peut-être en jeu<sup>72</sup>. Bien qu'elles ne soient publiées que bien plus tard, les innovations de Jussieu étaient sans aucun doute déjà connues au sein de la communauté scientifique<sup>73</sup>. En outre, dans les années 1760, deux disciples de Jussieu publient des ouvrages qui s'appuient sur les idées de celui-ci : d'une part Antoine-Nicolas Duchesne (1747-1827), *Manuel de botanique* (1764)<sup>74</sup> et d'autre part Michel Adanson, dont la très importante « méthode naturelle » est basée sur une valeur différentielle des caractéristiques dans ses *Familles des plantes* en deux volumes (1763-1764)<sup>75</sup>.

<sup>71</sup> Sous le patronage de Louis XV, le jardin du Trianon était une entreprise scientifique, présentant la plus grande quantité d'espèces de plantes rassemblées en France dans un seul endroit. Marie-Antoinette a transformé ce jardin en jardin anglo-chinois. Les plantes ont été envoyées au Jardin du roi de Paris.

<sup>72</sup> Voir GUÉDÈS M., « Duchesne, Buisson, Durande, early followers of the natural method of the Jussieus », *Taxon* 22, n° 2/3 (mai 1973), p. 211-19 (p. 211); et STEVENS P.F., *The Development of biological systematics...*

<sup>73</sup> En 1759, le « système du Trianon » de Jussieu circule sous forme manuscrite bien qu'il ne soit imprimé qu'en 1789 par son neveu, Antoine Laurent de Jussieu, dans *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita, juxta methodum in horto regio parisiensi exartam, anno M.DCC. LXXIV* (Paris : Herissant et Barrois, 1789), p. lxiii-xx.

<sup>74</sup> DUCHESNE A.-N., *Manuel de botanique, contenant les propriétés des plantes utiles pour la nourriture, l'usage de la médecine, employées dans les arts, d'ornemens pour les jardins & qu'on trouve à la campagne aux environs de Paris* (Paris : Didot le jeune et Panckoucke, 1764). Voir ci-après.

<sup>75</sup> Pendant dix ans, Adanson a habité chez Bernard de Jussieu (1699-1777) dont il avait étudié la méthode fondée sur les familles naturelles des plantes. Adanson rejetait les binômes linnéens, ainsi que le système artificiel

Un autre élément clé pour confirmer l'usage d'un pluralisme taxonomique parmi les botanistes neuchâtelois est le catalogue des plantes de Neuchâtel et Valangin compilé par D'Ivernois. Ce document, qui reste à l'état de manuscrit, contient en guise de préface des explications des systèmes de classification de Tournefort, Haller et Linné, dans cet ordre. Compilé pendant l'hiver de 1745-1746, il compte 1 227 espèces (environ 50 % de celles qu'énumère Haller dans son *Historia stirpium*); le manuscrit est organisé « par ordre alphabétique, en suivant littéralement l'Enumeratio stirpium Helvetiae, de Haller »<sup>76</sup>, donnant des synonymes tirés des ouvrages de Bauhin, de Haller et d'autres botanistes importants<sup>77</sup>. À en juger par son catalogue, les connaissances de D'Ivernois en matière de littérature botanique étaient vastes. Même si ce catalogue restait inédit, Haller le consultait en préparant son *Historia stirpium* de 1768<sup>78</sup>. En outre, le catalogue « fut le point de départ de tout ce qui a été publié plus tard sur ce sujet »<sup>79</sup>.

sexuel de Linné. Voir SLOAN P.R., « Buffon, German biology and the historical interpretation of biological species », *British journal for the history of science*, 12, n° 2 (juillet 1979), p. 109-53 (p. 147-48, n. 57).

<sup>76</sup> GODET C.H., « Énumération des végétaux vasculaires qui croissent dans le canton de Neuchâtel », dans *Mémoires de la société des sciences naturelles de Neuchâtel*, vol. 2 (1839), p. v.

<sup>77</sup> Il a été soutenu (à tort) que D'Ivernois avait utilisé les binômes linnéens dans son catalogue. DUCKERT-HENRIOD M.-M., « Jean-Antoine d'Ivernois, médecin et botaniste... », p. 144. Comme D'Ivernois avait préparé le catalogue plusieurs années avant la publication des *Species*, il n'aurait pu connaître les binômes linnéens qu'en ayant accès à la première esquisse de ce système, parue dans le *Oländska och Gothländska Resa* (Stockholm et Uppsala : Gottfried Kiesewetter, de Carl von Linné, 1745), ce qui est improbable.

<sup>78</sup> D'IVERNOIS J.-A., *Catalogue méthodique des plantes qui croissent naturellement dans la Souveraineté Neufchâtel & Valangin, Fait l'Hiver de l'an 1745 à 1746*, 2 vol., BPUN MS A 147, p. 14. D'Ivernois donne des synonymes issus de nombreux auteurs.

<sup>79</sup> THURMANN A., *Abraham Gagnebin...*, p. 13.

Malgré ses botanistes bien versés, Neuchâtel ne disposait d'aucune des infrastructures académiques dont dépendait habituellement la botanique – jardin botanique, académie scientifique et faculté de médecine. Seul un petit nombre d'individus s'intéressait aux sciences. En dépit de cette situation, «[u]n monde nouveau se dessine dès les années 1760. La principauté est touchée aussi par l'effervescence philosophique et littéraire qui gagne l'ensemble de l'Europe»<sup>80</sup>. Dans les années 1750, une «secte philosophique» se développe qui compte le gouverneur prussien, le maréchal George Keith (1693?-1778), et Du Peyrou. En 1759, un petit groupe de notables crée un club de lecture réservé aux hommes et connu sous le nom de «Société» ou «Cercle du Jardin»<sup>81</sup>.

Bien que la principauté ne pût se targuer de posséder tous les avantages académiques de Paris, Leyde, ou Bâle, ses richesses naturelles la rendaient attrayante aux yeux des botanistes<sup>82</sup>. Pas moins qu'une autorité comme Haller exprime son enthousiasme pour la flore du Creux-du-Van, «ce fameux Jardin de Botanique formé par la Nature» où il pouvait trouver des «[p]lantes de ce Pais qu'il n'avait point encore trouvées, ou qu'il ne croïoit même pas naître en Suisse»<sup>83</sup>. Quant à lui, D'Ivernois se félicitait de l'intérêt que

portait son illustre confrère à la région : «*La satisfaction que nous eûmes alors, de voir un botaniste du premier ordre, dans l'endroit du monde peut être le plus curieux par ses simples, nous ravit encore.*»<sup>84</sup> Haller a intégré ses découvertes faites dans la principauté dans son *Enumeratio* (1742), la principale référence pour la flore suisse jusqu'à la publication de son *Historia stirpium indigenarum Helvetiae inchoata* (1768).

## DÉBUTS EN BOTANIQUE

La première référence de Rousseau à la botanique durant sa période neuchâteloise se trouve dans une lettre à son ancien protecteur, le maréchal de Luxembourg :

«*Si la première impression de tout cela n'est pas agréable, elle change insensiblement par un examen plus détaillé, et dans un pays où l'on croyait avoir tout vu du premier coup d'œil on se trouve avec surprise environné d'objets chaque jour plus intéressants*<sup>85</sup>. *Tout le pays est plein de curiosités naturelles qu'on ne découvre que peu à peu, et qui par ces découvertes successives lui donnent chaque jour l'attrait de la nouveauté. La botanique offre ici ses trésors à qui saurait les connaître, et souvent en voyant autour de moi cette profusion de plantes rares, je les foule à regret sous le pied d'un ignorant.*»<sup>86</sup>

Mais ce n'est qu'en août 1764, dans une lettre à M<sup>me</sup> de Boufflers, que Rousseau mentionne pour la première fois son désir d'*apprendre* la botanique. Il se demande en effet

<sup>80</sup> SCHLUP M., « Neuchâtel aux alentours de 1769 », dans *L'édition neuchâteloise au siècle des Lumières : la société typographique de Neuchâtel (1769 à 1789)*, dir. Michel Schlup (Neuchâtel : Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, 2002), p. 15-28 (p. 26).

<sup>81</sup> BAUER E., « Le Cercle du jardin - esquisse historique d'une société », dans *La Société du jardin de Neuchâtel* (Hauterive : G. Attinger, 1963), p. 38ff. ; voir aussi GUILLOD N., « Une esquisse de l'élite culturelle neuchâteloise dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue historique neuchâteloise*, no. 2 (2007), p. 107-24.

<sup>82</sup> HALLER A. VON, « Extrait de deux pièces que Monsieur Haller, docteur en médecine, médecin du Roi de la Grande-Bretagne, professeur en anatomie, en botanique & en chirurgie dans l'université de Gottingue & membre de la Société Royale des sciences d'Angleterre & de Suède, a publiées depuis peu, sur la botanique », *Journal helvétique* (août 1740), p. 183.

<sup>83</sup> HALLER A. VON, « Extrait de deux pièces... », p. 181.

<sup>84</sup> D'IVERNOIS J.-A., « Lettre à Monsieur Cartier... », p. 32. Voir aussi LUTHER A., « Jean-Antoine D'Ivernois et Albrecht von Haller : échanges savants sur la flore neuchâteloise », *Rousseau Botaniste, Je vais devenir plante moi-même*, p. 25-35.

<sup>85</sup> Rousseau remarque plus tard que, par contraste, « *la montagne [de Pilat en Dauphiné] est fort triste, inculte, déserte, et n'a rien de l'admirable variété des montagnes de Suisse* ». Rousseau à Du Peyrou, 16 septembre 1769 ; CC, XXXVII, p. 142.

<sup>86</sup> Nous soulignons ; Rousseau au maréchal de Luxembourg, 28 janvier 1763 ; CC, XV, p. 114-15.

par quel angle aborder l'étude de la botanique : «*Je donnerais tout au monde pour savoir la botanique ; c'est la véritable occupation d'un corps ambulante et d'un esprit paresseux ; je ne répondrais pas que je n'eusse la folie d'essayer de l'apprendre si je savais par où commencer*»<sup>87</sup>.

Exclu de nombreux territoires, et même de sa « patrie » Genève, Rousseau se consacrait à la botanique, une « occupation » appropriée non seulement à un « paresseux », mais aussi à un auteur qui, comme lui, était chassé d'un pays à l'autre à cause de ses idées<sup>88</sup>. En racontant sa nouvelle passion pour la botanique, il décrit avec sang-froid les dangers qui le menacent à cette époque : «*Il ne me vient jamais une idée vertueuse et utile que je ne voie à côté de moi la potence ou l'échafaud : avec un Linnæus dans la poche et du foin dans la tête j'espère qu'on ne me pendra pas.*»<sup>89</sup> Un mois plus tard, dans une autre lettre traitant de la botanique, Rousseau évoque encore une fois sa condition périlleuse : «*Mes courses dans nos montagnes si riches en plantes m'ont donné du goût pour la botanique, cette occupation convient fort à une machine ambulante à laquelle il est interdit de penser.*»<sup>90</sup>

Rousseau semble nous laisser croire qu'il a choisi la botanique pour éviter de penser, autrement dit pour se protéger d'une menace réelle qui pèse sur sa personne<sup>91</sup>. Mais en

choisissant la botanique, il continue effectivement de penser comme un philosophe. Son choix de la botanique est fondé sur des raisons à la fois philosophiques, psychologiques et même politiques. Au sein de la nature neuchâtelaise, il pouvait éviter son ennemie et remplir – métaphoriquement – sa tête de foin. De surcroît, en choisissant la botanique, Rousseau se tournait vers une occupation qui l'attirait déjà pendant son séjour auprès de Maman il y a trente ans. Cette occupation est intimement liée à sa préférence philosophique pour un mode de vie qui s'accorde avec la nature – la simplicité, la tranquillité, la liberté et le bien-être. Cette vie conforme à la nature a en outre un caractère transcendant : elle lui permet de contempler l'Auteur de la nature à travers son ouvrage et d'admirer dans toute leur étendue «*les merveilles de l'univers*»<sup>92</sup>.

Cette admiration exprimée par Rousseau pour l'ouvrage de l'Auteur de la nature est basée sur sa préférence philosophique pour les plantes sauvages, qui ne sont pas encore dégradées ou domestiquées. D'après lui : «*Les végétaux dans nos bois et dans nos montagnes sont encore tels qu'ils Sortirent originellement de[s] mains [de l'Auteur de nature], et c'est là que j'aime à étudier la nature... Les hommes disent qu'ils l'embellissent, et moi je trouve qu'ils la défigurent.*»<sup>93</sup>

Un autre aspect clé de l'amour de Rousseau pour les plantes est l'aspect politique. Selon lui, le Corps helvétique profitait d'une identité politique tout à fait unique : treize cantons qui se gouvernaient d'une manière individuelle, plus ou moins républicaine en fonction de leur environnement «*pauvre et stérile*» (voir la citation ci-après). Comment est-ce que Rousseau conceptualisait ces

<sup>87</sup> Nous soulignons ; Rousseau à M<sup>me</sup> de Boufflers, 26 août 1764 ; CC, XXI, p. 70.

<sup>88</sup> Rousseau se trouvait exilé de la France et de Genève à cause de la théologie hétérodoxe exposée dans la *Profession de foi du vicaire savoyard* dans l'*Émile*.

<sup>89</sup> Rousseau à Malesherbes, 11 novembre 1764 ; CC, XXII, p. 43-45 ; voir aussi Rousseau à Duclos, 2 décembre 1764 ; CC, XXVII, p. 147-49.

<sup>90</sup> «[N]os montagnes» fait référence au Jura suisse. Rousseau à Charles Pinot Duclos, 2 décembre 1764 ; CC, XXVII, p. 147-49.

<sup>91</sup> Il est vrai que, dans la principauté prussienne, protégé par ce souverain éclairé qu'était Frédéric le Grand, Rousseau profita d'une certaine sécurité pendant quelque temps.

<sup>92</sup> ROUSSEAU J.-J., *Confessions*, OC, I, p. 180 ; voir dans COOK A., *Jean-Jacques Rousseau and botany...*, p. 3, 16 ff.

<sup>93</sup> Rousseau à la duchesse de Portland, 12 février 1767 ; CC, XXXII, p. 135.

configurations politiques ? Dans le *Projet de Constitution pour la Corse*, où il se réfère très souvent au modèle suisse<sup>94</sup>, il proclame que « *c'est de la nature du sol que naît le caractère primitif des habitants.* »<sup>95</sup>. En suivant cette logique, Rousseau soutenait que les régimes politiques en Suisse avaient été déterminés par leur environnement : les cantons montagneux, par conséquent les plus pauvres, restaient démocratiques, tandis que les cantons des plaines, qui s'avéraient plus riches, avaient plutôt des tendances oligarchiques :

« *La Suisse en général est un pays pauvre et stérile. Son gouvernement est partout Républicain. Mais dans les cantons plus fertiles que les autres tels que ceux de Berne, de Soleure et de Fribourg le Gouvernement est Aristocratique. Dans les plus pauvres, dans ceux où la culture est plus ingrate et demande un plus grand travail le Gouvernement est Démocratique. L'état n'a que ce qu'il faut pour subsister sous la plus simple administration.* »<sup>96</sup>

Tout comme les hommes suisses et leurs gouvernements républicains, les plantes de la Suisse sortent du sol du pays ; il en résulte que ces plantes, et tout particulièrement les plantes alpines, se distinguant par leur rareté, occupent toujours une place privilégiée dans l'intérêt de Rousseau pour la botanique<sup>97</sup>. Pour Rousseau, le fait d'étu-

dier la botanique à Neuchâtel lui assure non seulement un refuge, un médicament pour l'âme et un moyen de contempler la Création, mais il lui permet aussi de redécouvrir son « pays », et ce sous différents aspects : son histoire naturelle, son peuple, son économie, ses formes politiques et ses traditions<sup>98</sup>.

Malheureusement, nous ne disposons que d'informations éparses sur les activités botaniques de Rousseau pendant son séjour neuchâtelois. Pour reconstituer cette histoire, on peut se poser les questions suivantes : où avait-il herborisé ; qui étaient ses enseignants, quels ouvrages avait-il consultés et quels systèmes de classification lui servaient de guide ?

Une autre question, très importante, porte sur le rôle des herbiers dans l'éducation botanique de l'époque ; selon Linné, la pratique de l'herbier était indispensable : « *un herbier l'emporte sur toutes sortes de figures ; il est nécessaire que tout botaniste en fasse un.* »<sup>99</sup>

---

*indigenarum Helvetiæ inchoata* (Berne : Societatis typographicae, 1768), SCHEUCHZER J.J., *Ouresphoitiës helveticus, sive itinera per Helvetiæ alpines regiones*, 4 vol. en 2 (Leyde, 1702 ; Londres : Henry Clements, 1708) et SCOPOLI G.-A., *Flora carniolica exhibens plantas Carnioliae indigenas et distributas in classes, genera, species, varietates ordine linnaeano* (Vienne : Johann Paulus Krauss, 1760).

<sup>98</sup> En se référant à la Suisse, Rousseau écrit de manière constante « mon pays », alors qu'il appelle Genève sa « patrie ». Voir aussi sa fameuse description des paysans suisses qui se gouvernent toujours d'une façon sage et autonome. *Du contrat social*, livre IV, ch. 1 ; *OC*, vol. III, p. 437. Il faut noter que Rousseau était proche des patriotes qui prônaient l'adhésion de Neuchâtel à la Confédération des XIII cantons. Enfin, il n'est pas surprenant que Rousseau décrive le paysan suisse « Kleinjogg » (Jacob Gujer, 1716-1785) comme « *un paysan plus sage, plus vertueux, plus sensé que tous les philosophes de l'univers* ». L'histoire de Kleinjogg a été racontée par Johann Caspar Hirzel, un correspondant de Rousseau, dans *Le Socrate rustique, ou description de la conduite économique et morale d'un paysan philosophe*, trad. par Jean Rodolphe Frey des Landres (Zurich : Heidegger, 1762 ; Lausanne : François Grasset, 1767).

<sup>99</sup> LINNÉ C. von, *Philosophie botanique*, trad. Fr.-A. Quesné, Paris & Rouen, 1788, §12.

---

<sup>94</sup> Ce concept se trouve chez EIGELDINGER F.S., « Les Montagnons : un archétype social », dans EIGELDINGER F.S. et KAEHR R., *La Ville s'étend sur tout le pays : Actes du colloque Rousseau, Neuchâtel et l'Europe* (Neuchâtel : Association Jean-Jacques Rousseau, 1993), p. 75-94 (p. 88).

<sup>95</sup> Nous soulignons ; ROUSSEAU J.-J., *Projet de constitution pour la Corse*, *OC*, III, p. 913. Rousseau composait cette œuvre, publiée de manière posthume, en Suisse dans les années 1764-1765.

<sup>96</sup> Nous soulignons ; ROUSSEAU J.-J., *Projet de constitution pour la Corse...*, p. 906.

<sup>97</sup> Tout au long de ses études en botanique, Rousseau continuait de consulter et de se procurer des ouvrages sur la flore alpine tels que : HALLER A. von, *Historia stirpium*

Néanmoins, il reste difficile de savoir si Rousseau composait déjà des herbiers pendant la période neuchâteloise et, le cas échéant, qui a pu l'initier à cette pratique à la fois artisanale et scientifique ?<sup>100</sup>

Dans ses écrits, Rousseau témoigne du fait que D'Ivernois et Gagnebin lui enseignaient la botanique. Ici, il ne mentionne pas Neuhaus. Pour exprimer son initiation à la botanique auprès de D'Ivernois, Rousseau mobilise la métaphore répandue de la «teinture»<sup>101</sup> : «*Me voilà donc à mon foin pour toute ma nourriture, et à la botanique pour toute occupation. Déjà vieux j'en avais pris la première teinture en Suisse auprès du Docteur [D] Ivernois.*»<sup>102</sup> Plusieurs des définitions de «teinture» proposées par Littré pourraient bien exprimer le sentiment de Rousseau envers son éducation en botanique chez D'Ivernois : «*Connaissance superficielle d'une science, d'un art*», «*Impression conservée d'une première éducation*», «*Apparence légère*», et/ou «*Influence reçue*»<sup>103</sup>. Par ailleurs, la teinture est étroitement liée à la peinture et, comme nous le verrons par la suite, Rousseau cherchait à l'époque des livres botaniques illustrés et du matériel de peinture pour enluminer des images des plantes.

Une autre catégorie d'interprétation de la citation provient de la pharmacie : «*Solution d'une ou de plusieurs substances simples ou composées, plus ou moins colorées, dans un menstrue convenable*», c'est-à-dire une teinture qui est prescrite par le médecin pour un problème de santé<sup>104</sup>. Cette définition nous semble particulièrement pertinente vu le fait que Rousseau conçoit la botanique comme une «pharmacie», mais avec une différence :

il ne pense pas à la pharmacie de l'époque, basée soit sur les plantes (la pharmacie traditionnelle «galénique») soit sur la chimie, qui utilisait des substances minérales comme le mercure<sup>105</sup>. Par contre, Rousseau vise plutôt une pharmacie d'origine végétale qui traite l'âme au lieu de traiter le corps : «*Si l'étude des plantes me purge l'âme, c'est assez pour moi, je ne veux point d'autre pharmacie.*» Sur la base de cette idée, il peut qualifier la botanique de science «salutaire»<sup>106</sup>.

Il est évident que, à l'époque, le métier de Gagnebin, D'Ivernois et Neuhaus – la médecine – restait proche de l'étude des plantes. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les plantes servaient encore de fondement pour la pharmacopée ; les étudiants en médecine apprenaient la botanique les mois d'été lorsque les conditions climatiques favorisaient la chasse aux plantes et qu'il faisait trop chaud pour travailler sur les cadavres. Tous les médecins ainsi formés ont donc des bases en botanique et ce sont eux qui, pour la plupart, présentaient des plantes trouvées lors d'une excursion à la campagne. Le démonstrateur donnait les noms de la plante en latin et en langue vernaculaire, ses propriétés pharmaceutiques et tout ce qu'il souhaitait ajouter. Cette manière d'enseigner était, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, prônée par Ghini et ses successeurs.

D'Ivernois, l'auteur d'une flore inédite de Neuchâtel et Valengin, était un expert renommé des plantes de la région. Comme nous le verrons par la suite, il ne recourait pas à une classification particulière, mais à plusieurs. Pour sa part, Gagnebin était connu en tant que collectionneur, possédant avec son frère un cabinet d'histoire naturelle considérable<sup>107</sup>. Rousseau lui rendit visite en

<sup>100</sup> Voir COOK A., *Jean-Jacques Rousseau and botany...*, chapitre 8.

<sup>101</sup> Nous remercions Timothée Léchoy pour cet aperçu.

<sup>102</sup> ROUSSEAU J.-J., *Rêveries, OC*, I, 1060.

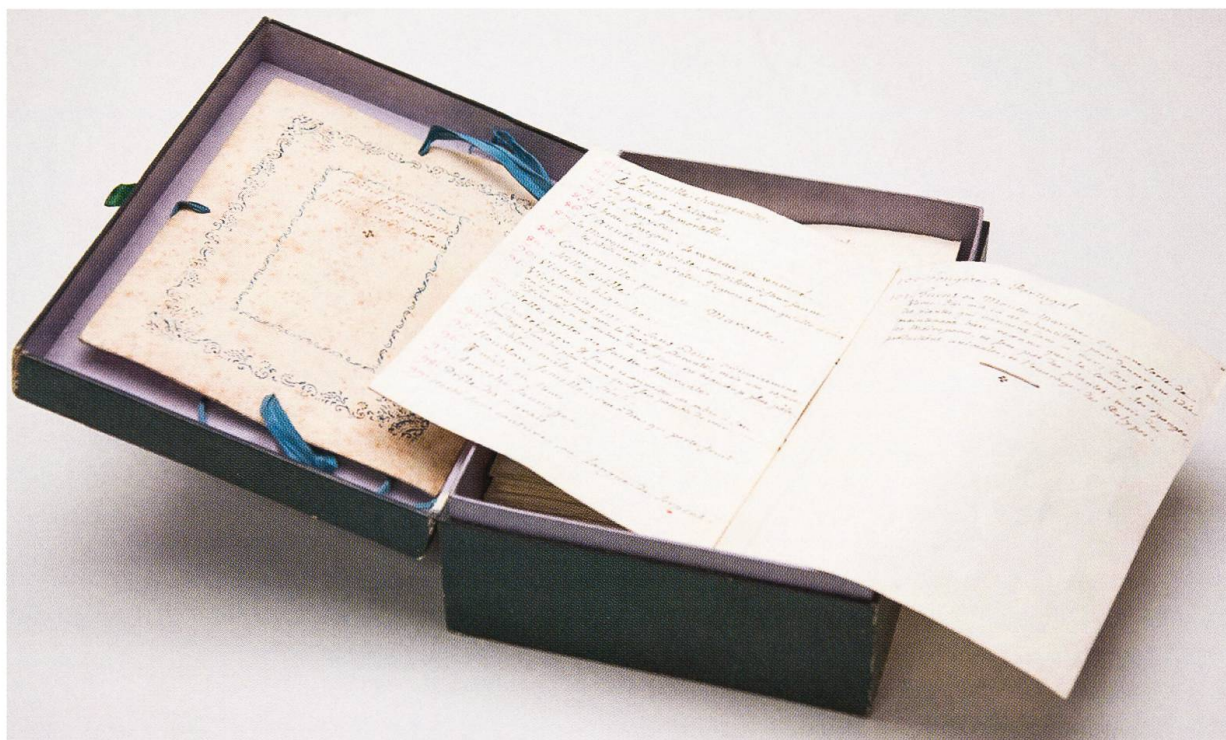
<sup>103</sup> Voir le *Dictionnaire de la langue française* d'Émile Littré en ligne, <https://www.littre.org/definition/teinture>.

<sup>104</sup> *Dictionnaire de la langue française*, <https://www.littre.org/definition/teinture>.

<sup>105</sup> Pour une explication, voir HENDRIKSEN M.M.A., «Boerhaave's mineral chemistry and its influence on eighteenth-century pharmacy...»

<sup>106</sup> Rousseau à Malesherbes, 11 novembre 1764 ; CC, XXII, p. 43-45.

<sup>107</sup> Voir BALDI R., «Collectionner la nature dans la région neuchâteloise à la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle», xviii.



**Figure 3.** L'herbier fait par Rousseau pour Julie-Émilie Boy de la Tour

Bibliothèque centrale de Zurich, Signatur Var 12

Cet herbier comptant 101 spécimens contient quatre références aux lieux spécifiques de la principauté de Neuchâtel où Rousseau herborisait.

juin 1765 mais, à cause des mauvais temps et d'une maladie, il fut contraint de rester à l'intérieur pendant ce séjour. On peut donc présumer que Rousseau consacrait passablement de temps à consulter les collections des deux frères, y compris les herbiers<sup>108</sup>. C'est peut-être suite à la visite de Rousseau chez Gagnebin que le philosophe commença un herbier. Dans la mesure où, en mai 1766, il demande à Du Peyrou d'envoyer ses «her-

biers» en Angleterre, Rousseau a manifestement cueilli et/ou reçu des plantes pendant son séjour dans la principauté<sup>109</sup>.

Les notes qui accompagnent les spécimens présentés dans les herbiers postérieurs de Rousseau fournissent des preuves supplémentaires de son activité de collecte pendant son séjour neuchâtelois. À travers l'herbier qu'il a créé pour Julie-Émilie Boy de la Tour vers 1771-1772 (fig. 3), nous pouvons suivre les pas de Rousseau herborisant dans la

*ch – Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für die Erforschung des 18. Jahrhunderts / Annales de la Société suisse pour l'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle / Annali della Società svizzera per lo studio del secolo XVIII*, 3 (2012), p. 91-108.

<sup>108</sup> Sur l'herbier de Gagnebin, voir CHÈVRE M., *et al.*, «L'Herbier d'Abraham Gagnebin (1707-1800) du Musée d'histoire naturelle de la Chaux-de-Fonds», *Bulletin de la société neuchâteloise des sciences naturelles* 137 (2017), p. 57-114.

<sup>109</sup> Du Peyrou confiait les plantes séchées, les livres de botanique et la guitare de Rousseau «au bateau de Thuillard, Mandrot et Eternod parti d'ici le 24 du mois dernier». Du Peyrou à Rousseau, 1 juin 1766; CC, XXIX, p. 242. La compagnie de navigation Thuillard, Mandrot et Eternod desservait le commerce fluvial entre Yverdon et la Hollande.

principauté. Cette collection comprend quatre spécimens que Rousseau décrit en faisant référence à des endroits spécifiques; en donnant des descriptions géographiquement détaillées des lieux (que nous indiquons en italiques) où certaines espèces étaient trouvables, Rousseau nous communique l'esquisse d'un itinéraire botanique suivi dans la souveraineté, surtout autour de Môtiers, Colombier et de la ville de Neuchâtel:

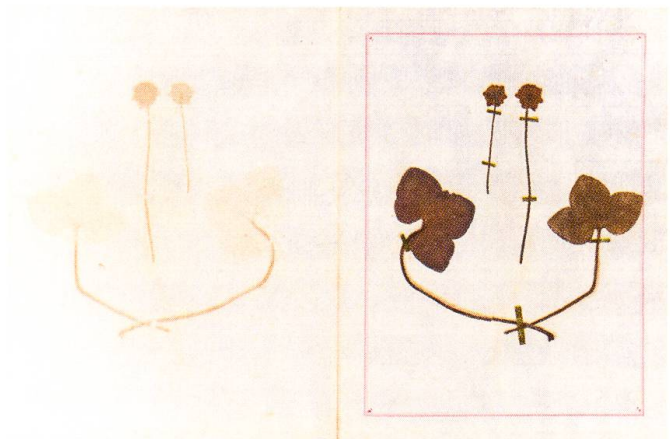
- La Meringe (*Moehringia muscosa* L.): «*Ne vient guères que dans le Alpes. Je l'ai trouvée abondante à Motier sur les murs de l'enclos du Mairie des Verrieres.*»
- La Pyrole (*Pyrola minor* L.)<sup>110</sup>: «*Abondante à Motier en Montant à Pierre-nou*»<sup>111</sup>.
- L'Hépatique des jardins (*Hepatica nobilis* Schreb.) (fig. 4)<sup>112</sup>: «*Commune autour de Neufchatel dans les bois.*»
- Le Scordium (*Teucrium scordium* L.): «*La plante froissée sent fortement l'ail. Elle n'est pas très commune. On la trouve en abondance dans les allées humides du château de Colombier*»<sup>113</sup>.

<sup>110</sup> Selon John Briquet, directeur des Conservatoire et jardin botaniques de Genève, Rousseau se trompe: il s'agit effectivement du *Pyrola minor* L. au lieu du *Pyrola rotundifolia* L. DUFOUR T., «Petit herbier pour Mademoiselle Julie Boy de la Tour», *Annales de la société Jean-Jacques Rousseau* 2 (1906), p. 260-68 (p. 264, note 2).

<sup>111</sup> «Pierrenou» se réfère à la montagne de Pierrenod, au-dessus de Môtiers, site où se trouvait une maison qui était en possession de M<sup>me</sup> Julie-Anne Boy de la Tour. Il s'agit de la même M<sup>me</sup> Boy de la Tour qui prêtait sa maison de Môtiers à Rousseau pendant son séjour dans le Val-de-Travers (1762-1765).

<sup>112</sup> Briquet fournit en revanche le nom d'*Anemone hepatica* [L.]. DUFOUR T., «Petit herbier...», p. 265. Les deux noms sont effectivement synonymes et se réfèrent à la même espèce. Voir <https://www.infoflora.ch/fr/flore/hepatica-nobilis.html>. Nous remercions Jason Grant pour cette précision.

<sup>113</sup> Pour une discussion de ces références à la principauté dans l'herbier destiné à Julie Boy de la Tour, voir LÉCHOT T., «Jean-Jacques Rousseau et les présents



**Figure 4.** *Hepatica nobilis* Schreb.

Bibliothèque centrale de Zurich, Signatur Var 12

*H. nobilis*, la huitième plante mentionnée sur la liste des *Plantes Herborisées*, où elle porte la dédicace «Roussavia». Dans le catalogue de l'herbier, ce spécimen est annoté: «Commune autour de *Neufchatel* dans les bois».

Ceci nous montre que, pour faire un *herbier*, il faut *herboriser*. Cette pratique de l'herborisation, expédition consacrée à la collecte de spécimens des végétaux, est coutumière en Italie dans l'enseignement médical depuis le xvi<sup>e</sup> siècle. La pratique date de Luca Ghini (1490-1556), un professeur de l'université de Bologne puis de Pise, qui a la réputation d'être le premier à avoir emmené ses élèves à la campagne pour récolter des plantes médicinales et pour les conserver dans un herbier. Cette tradition se répandit rapidement à travers l'Europe. Au xviii<sup>e</sup> siècle, les «herbationes Upsaliensis» de Linné à Uppsala étaient si célèbres que les dignitaires en visite y participaient.

L'herborisation était également cultivée dans la principauté. En 1747, Garcin proposait d'emmenner ses disciples «à la Campagne, en parcourant les Vallées & les Montagnes de la Souveraineté de Neuchâtel, pour en

botaniques: L'éloquence muette des herbiers», *Revue historique neuchâteloise* 149/3 - 4 (2012), 221-40 (p. 234).

*exercer la pratique par les Démonstrations* ». L'article qui annonce cette herborisation précise qu'«*Il fera connaître toutes les Plantes du Pais, en même temps que les usuelles dans la médecine, avec leurs vertus, en donnant, tant en Latin, qu'en français, la définition de leurs classes, de leurs genres, & de leurs Espèces*»<sup>114</sup>. L'herborisation en groupe n'est donc pas une pratique nouvelle dans la région de Neuchâtel, lorsque Rousseau y arrive et s'initie à son tour à la botanique.

Afin de mener une herborisation, il fallait à Rousseau et à son «*collège de botanique*»<sup>115</sup> disposer d'un guide, en l'occurrence un médecin comme Neuhaus ou Gagnebin qui connaissait les plantes et leurs localisations : «*Gagnebin, de la Ferrière, le plus intrépide nomenclateur de plantes qui ait peut-être jamais existé sur ce globe... avait dans la tête et présent à la mémoire, douze à quinze mille noms de végétaux avec les diverses phrases caractéristiques employées par les plus célèbres botanistes.*»<sup>116</sup>

Même si les détails de l'herborisation avec M. Neuhaus restent peu clairs, nous disposons de plusieurs renseignements sur les voyages botaniques menés par Rousseau et ses amis. Sur la question de l'organisation du voyage, Rousseau proposait une répartition des tâches qui comprend un service d'interprétation pour

communiquer en dialecte avec les habitants du lieu :

«*Quant à l'âne aux provisions, je l'approuve fort ; c'est un cortège dont je compte tirer parti plus que personne : Il faut aussi que nous élisions entre nous un trésorier ou intendant qui se charge de toutes les fournitures et de la bourse. Comme vous êtes celui des quatre qui conçoit le mieux le pays et le seul qui en parle la langue, j'opine qu'on vous prie de vous charger de ce soin, espérant que vos bons offices auront plus de succès dans ce voyage qu'il[s] n'en eurent à l'abord de Chasseron.*»<sup>117</sup>

Un autre membre du collège botanique, François Louis d'Escherny, explique les détails de l'organisation d'un tel voyage :

«*M. Leclerc était le pourvoyeur. M. Du Peyrou avait soin des herbiers*<sup>118</sup>. *Le colonel De Pury*<sup>119</sup> *était notre éclaireur, il portait la boussole, car dans la sombre épaisseur des forêts, on [ne] peut se guider qu'en connaissant le nord [...] j'avais de plus la garde du café et l'emploi de la faire : muni d'un briquet*

<sup>114</sup> ANON., « Cours de botanique à ceux qui veulent apprendre cette science », *Journal helvétique* (février 1747), p. 143-46 (p. 146). Plus tard, à Paris, Rousseau participe aux herborisations de Bernard de Jussieu et de son neveu Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836).

<sup>115</sup> Une lettre de Rousseau à Abram Pury du 10 juin 1765 indique que ce groupe comptait « quatre » membres : le colonel et conseiller d'État Abram Pury (1724-1807), le riche négociant Pierre-Alexandre Du Peyrou (1729-1794), le médecin Abraham Gagnebin (1707-1800) et D'Escherny (1733-1815). CC, XXVI, p. 30-32. Cf. les dédicaces déjà évoquées à Pury, D'Escherny et Du Peyrou dans le MsR 21 (fig. 1 et 2).

<sup>116</sup> Nous soulignons ; D'ESCHERNY F.L., *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie*, vol. 3, p. 42-43).

<sup>117</sup> Nous soulignons ; Rousseau à Pury, 10 juin 1765 ; CC, XXVI, p. 30-32. Dans ses annotations de *Methodus foliorum* de Sauvages, Rousseau fait référence à une espèce de *Chamaedrys* de la montagne de Chasseron. Voir CHEYRON H., « Ray et Sauvages annotés par Jean-Jacques Rousseau », *Littératures* 15 (1986), p. 83-99 (p. 89).

<sup>118</sup> C'est-à-dire que Du Peyrou avait la responsabilité des plantes que le collège de botanique transportait avec lui.

<sup>119</sup> Il s'agit du colonel Abram de Pury (1724-1807) dont le nom est orthographié de différentes manières. Voir JEANNERET F.-A.-M. et BONHÔTE J.-H., « Abraham de Pury », *Biographie neuchâteloise*, vol. 2, p. 266-69 ; ROULET L.-E., « Abraham Pury », dans *Biographies neuchâteloises*, vol. 1, p. 225-28 ; et Inderwildi F., « Abram de Pury », *Dictionnaire historique de la Suisse*, <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/015735/2017-02-20/>, version du 20 février 2017. Selon F. Inderwildi, « *Au siècle des Lumières, l'orthographe française n'est pas encore stabilisée. Ceci explique les différentes orthographes que vous retrouverez dans les textes (Abraham, Abram)* » mais « *[e]n revanche, je puis vous dire qu'il s'agit de la même personne, peu importe d'ailleurs de l'orthographe utilisée* ». Communication personnelle, 13 septembre 2019.

que; je garde précieusement, c'était moi qui dans le bois allumais le feu [...] et à donner au café sa juste cuisson. Rousseau, comme le plus âgé, était le capitaine de la petite troupe, chargé de la discipline du corps, et d'y maintenir l'ordre et la subordination.»<sup>120</sup>

Il faut souligner que ces expéditions – qui pouvaient s'étendre sur plusieurs jours – demandaient une organisation fort complexe. L'absence de nombreuses commodités que nous tenons comme normales faisait que ce genre d'expédition présentait de nombreux défis logistiques dont la correspondance de Rousseau nous confirme les difficultés. Des provisions devaient être rassemblées et préparées pour le voyage: «Je vous recommande de ne pas oublier parmi nos provisions, café, sucre, cafetière, briquet, et tout l'attirail pour faire quand on veut du café dans les bois.»<sup>121</sup> Des animaux de bât devaient être harnachés.

L'aspect scientifique de l'entreprise exigeait non seulement les bons types de papier gris et blanc pour le séchage des spécimens, mais aussi les récipients pour y mettre les spécimens et le matériel d'écriture pour la prise de notes sur place<sup>122</sup> (nous ignorons si Rousseau a pris ses notes sur place ou plus tard chez lui). De même, des ouvrages de référence faisaient partie des fournitures nécessaires: «Prenez Linnæus<sup>123</sup> et Sauvages<sup>124</sup>,

<sup>120</sup> D'ESCHERNY F.L., *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie...*, p. 66.

<sup>121</sup> Rousseau à Du Peyrou, 11 juin 1765; CC, XXVI, p. 32-33.

<sup>122</sup> Rousseau à M<sup>me</sup> Delessert, 11 avril 1773, CC, XXXIX, p. 139.

<sup>123</sup> Il s'agit soit du *Species plantarum* en 2 vol. (1<sup>re</sup> éd. [Stockholm: Laurentius Salvius, 1753]; 2<sup>e</sup> éd. [Stockholm: Laurentius Salvius, 1762-1763]), soit du *Systema naturæ*, possiblement dans une de ses éditions postérieures. Voir Du Peyrou à Rousseau, 17 mai 1765, CC, XXV, p. 286.

<sup>124</sup> « Sauvages » fait référence au *Methodus foliorum* de Sauvages (discuté ci-dessus). Rousseau demande cet ouvrage à son libraire Nicolas Bonaventure Duchesne dans une lettre du 19 mai 1765; CC, XXV, p. 301-02; et le reçoit quelque temps plus tard, le 29 août 1765. Entre-temps, Du Peyrou offrit dans une lettre du 17 mai 1765

quelque Livre amusant, et quelque jeu pour S'amuser...»<sup>125</sup> Il fallait également disposer de petits instruments, tels que des loupes et des outils tranchants, pour examiner des parties reproductrices des plantes. On doit souligner que cet aspect de l'entreprise liait la botanique avec le monde des artisans qui fabriquaient ces instruments de précision.

En juillet 1765, à l'époque où eut probablement lieu l'herborisation avec Neuhaus, Rousseau informa l'éminent savant genevois Jean André Deluc qu'il avait besoin d'une loupe (appelée «microscope»): «Le microscope est comme vous l'avez deviné pour la botanique, ainsi je désire qu'il ait un champ suffisant pour embrasser le pistil et les étamines d'une petite fleur.»<sup>126</sup> L'achat par Rousseau de tels instruments en 1765 corrobore le témoignage de D'Escherny, lequel affirme que Rousseau étudiait les organes reproducteurs des plantes en suivant le système sexuel de Linné:

«Ce fut [...] en 1764, que nous nous trouvâmes tous réunis au val de Travers, M. du Peyrou, le

de prêter à Rousseau un exemplaire de cet ouvrage. Dans la correspondance de Rousseau, il existe au moins six références au *Methodus* de Sauvages. En faisant la part des variations orthographiques, ces références sont peut-être encore beaucoup plus nombreuses. Rousseau fait plus de 2 000 annotations dans le *Methodus* et le vend à Daniel Malthus avec le reste de sa bibliothèque botanique vers 1775. Voir CHEYRON H., «Ray et Sauvages annotés par Jean-Jacques Rousseau...», p. 83-99. L'exemplaire de Rousseau se trouve à la Malthus Library du Jesus College, Cambridge. Voir COOK A., «Jean-Jacques Rousseau's copy of Albrecht von Haller's *Historia stirpium indigenarum Helvetiæ inchoata (1768)*», *Archives of natural history* 30, numéro 1 (avril 2003), p. 149-56.

<sup>125</sup> Rousseau à Du Peyrou, 11 juin 1765; CC, XXVI, p. 32-33.

<sup>126</sup> Nous soulignons; Rousseau à Jean André Deluc, 20 décembre 1764; CC, XXII, p. 256. Deluc, tout comme Rousseau fils de maître horloger, aidait Rousseau à se procurer des instruments optiques de haute qualité. La famille Deluc était active dans le Parti des représentants qui réclamait des réformes politiques à Genève dans les années 1760, un autre sujet discuté dans les lettres citées ci-dessus.

*colonel de Pury, Rousseau et moi. Il fut question alors d'herboriser en grand sur le Jura, d'étudier le système sexuel de Linnæus, d'y puiser les principes généraux de la science, d'observer sur chaque fleur à l'aide d'une loupe, les étamines et les pistils, d'étudier dans chaque plante les caractères assignés à chacune des vingt-quatre classes de l'ingénieuse nomenclature de ce grand naturaliste. Rousseau nous recommanda de nous munir, chacun de nous, d'un Systema naturæ de Linnæus.»*<sup>127</sup>

À propos des «Plantes Herborisées avec M. Neuhaus», on ignore les détails de l'organisation du voyage, les lieux qui ont été visités ou si d'autres membres du «collège de botanique» de Rousseau ont pris part à cette aventure. Néanmoins, la présence d'indications comme «Purivia», «Decharnia» et «Peruvia» dans les *Plantes Herborisées* laissent tout de même entendre que Rousseau était accompagné non seulement par Neuhaus, mais aussi par le «collège de botanique»: Pury, D'Escherny et Du Peyrou.

### M. NEUHAUS<sup>128</sup>

Cette discussion sur les herborisations de Rousseau nous amène à la figure mystérieuse au centre de cette enquête, «M. Neuhaus». Nous disposons de peu d'informations sur Frédéric Samuel Neuhaus (1733-1802)<sup>129</sup>,

<sup>127</sup> Nous soulignons ; D'ESCHERNY F.L., *Mélanges de littérature...*, p. 41-42.

<sup>128</sup> Bien que Neuhaus fût médecin, il semble qu'on l'appelait «Monsieur». Voir Du Peyrou à Rousseau, 23 décembre 1764, CC, XXII, p. 276.

<sup>129</sup> Neuhaus venait d'une famille très connue de Bienne qui comptait des pasteurs, des officiers militaires et des médecins. Concernent son nom, certaines sources donnent «Samuel Frédéric» mais Neuhaus lui-même signe une veduta de Bienne «F.S. Neuhaus» dans HERRLIBERGER D. (dir.), *Neue und vollständige Topographie der Eydgnossschaft, in welcher die in den Dreyzehnen und zugewandten ... Orten ... befindliche Städte, Bischthümer, ... beschrieben ... und ... perspectivisch und kunstmäßig in Kupfer gestochen, vorgestellt werden* (Zurich : Johann Kaspar Ziegler, 1754), première vue de Bienne avant p. 247.

originaire de la ville suisse de Bienne, qui a occupé le poste de médecin de la ville de Neuchâtel pendant quarante-cinq ans (1757-1802)<sup>130</sup>. La correspondance de Rousseau n'indique rien sur ses relations avec Neuhaus. En fait, Rousseau ne se réfère qu'une fois à lui – dans ledit manuscrit. Tout contact entre lui et Neuhaus cessa vraisemblablement une fois que Rousseau partit pour l'île de Saint-Pierre le 7 septembre 1765<sup>131</sup>. Tandis que Rousseau étudiait avec D'Ivernois et Gagnebin, c'est plutôt Du Peyrou qui rapporte avoir reçu des leçons de botanique chez Neuhaus<sup>132</sup>. De toute façon, l'herborisation dont il s'agit ici a peut-être eu lieu à l'initiative de ce dernier.

<sup>130</sup> L'institution du médecin de ville date de l'époque de la peste noire au XIV<sup>e</sup> siècle. Ces médecins officiels mettaient en place les mesures contre la diffusion de la contagion ; plus tard, ils étaient les responsables de la santé publique. À Neuchâtel, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le médecin de la ville était gagé et obligé de visiter les patients de l'hôpital. Neuhaus fut élu médecin de la ville de Neuchâtel le 9 mai 1757, le candidat qu'on lui avait préféré n'ayant pas accepté le poste, et ce malgré l'offre qu'on lui faisait d'obtenir gratuitement la bourgeoisie. Police sanitaire pour l'année 1757, Répertoire 1743-1828, *Manuels du Conseil général*, cote B 101.01.02.03, Archives de la ville de Neuchâtel. Ensuite «... après y avoir pratiqué avec succès l'opération de la pierre sur une dame de la ville, [Neuhaus] en fut reçu Bourgeois et Communier interne, le 15 octobre 1760. Il fit partie de la Commission pour secourir les noyés». CORNAZ E., «Vue de Neuchâtel par le Dr. Neuhaus», *Musée neuchâtelois*, 8 (1871), p. 244-46 (p. 245).

<sup>131</sup> CHEYRON H., «Une herborisation de Rousseau avec le docteur Neuhaus : sur un document inédit», *Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau* 48 (1996), p. 1-8 (p. 2).

<sup>132</sup> Du Peyrou à Rousseau, 20 novembre 1764, CC, XXII, p. 86. Une des rares études sur Neuhaus se trouve dans l'article d'Édouard Cornaz, «Vue de Neuchâtel par le Dr. Neuhaus...». Curieusement, il n'y a de biographie dans aucun des ouvrages de référence sur les personnalités du canton : JEANNERET F.-A.-M. et BONHÔTE J.-H., *Biographie neuchâteloise*, vol. 2 ainsi que SCHLUP M. (dir.), *Biographies neuchâteloises*, vol. 1. Des demandes auprès de la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, des Archives de la ville de Neuchâtel et des Archives de l'État de Neuchâtel n'ont permis d'obtenir aucun détail supplémentaire sur Neuhaus.

Malgré le témoignage par Du Peyrou, Neuhaus n'a laissé aucune publication sur laquelle on aurait pu juger ses connaissances en botanique; l'ouvrage sur la flore suisse qu'il était supposé en train de préparer autour de 1764 n'a apparemment jamais vu le jour<sup>133</sup>. En conséquence, nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses sur ses théories botaniques à partir de quelques lettres de Du Peyrou et d'un nombre très restreint de renseignements biographiques. Il semble que nous puissions affirmer avec certitude que, ayant étudié vers 1751 à Göttingen, sous la direction de Haller, Neuhaus connaissait l'œuvre de ce grand botaniste suisse<sup>134</sup>. C'est peut-être pour cette raison que plusieurs noms de plantes sur la liste de Rousseau proviennent de l'*Enumeratio methodica stirpium Helvetiae indigenarum* de Haller (fig. 6) et la deuxième plante, l'*Alsine decastemon*, comporte explicitement la référence « Hall. »<sup>135</sup>.

<sup>133</sup> Selon Du Peyrou, Neuhaus travaillait sur « un ouvrage de botanique qui va paroître [...]. C'est une espèce de catalogue raisonné des plantes usuelles de la Suisse, avec leurs usages & leurs noms. J'ay dit à l'Auteur qui est nôtre Medecin & mon guide pour mës Etudes Elementaires, de joindre à son ouvrage un article bien essentiel pour nous, c'est l'indication des lieux ou se trouvent lës différentes plantes. Voila des secours pour nos promenades savantes ». Du Peyrou à Rousseau, 20 novembre 1764; CC, xxii, p. 86. Ce « catalogue raisonné » n'a pu être localisé; il n'y a manifestement ni manuscrit ni publication de Neuhaus dans les fonds de la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (communication privée, Anne-Lise Grobéty, BPUN, décembre 2008); il en est de même au Nouveau Musée de Bienne (Neues Museum Biel) qui, en tant que successeur du Musée Neuhaus, abrite les archives de la famille Neuhaus (selon les informations fournies par Dr. Pietro Scandola, 17 octobre 2014). Voir aussi CHEYRON H., « Une herborisation de Rousseau avec le docteur Neuhaus... », p. 2.

<sup>134</sup> Neuhaus et Haller partageaient encore une autre connexion familiale: le grand-père de Neuhaus, Jean-Rodolphe I Neuhaus, avait été le premier professeur de Haller. CORNAZ E., « Vue de Neuchâtel par le Dr. Neuhaus... », p. 245.

<sup>135</sup> HALLER A. VON, *Enumeratio...*, vol. 1, p. 383. Des développements se trouvent dans notre annotation de cette entrée dans le manuscrit.

Cependant, tout comme les autres botanistes neuchâtelois, Neuhaus ne suivait pas un seul maître. Selon Du Peyrou, presque tous les textes recommandés par Neuhaus provenaient d'une autre autorité, Linné. Ce qui veut dire *Systema naturae* (1735), *Genera plantarum* (1737) et *Species plantarum* (soit la première édition de 1753, soit la deuxième de 1762-1763)<sup>136</sup>. Disposant d'une telle liste de lecture, Du Peyrou prône le système sexuel de Linné à Rousseau: « C'est Linnaeus qu'il faut avoir comme le plus moderne, & ce qui vaut mieux, comme celui dont la Methode bien saisie conduit à la connoissance des plantes les plus inconnües. »<sup>137</sup> Ces consignes de lecture ne sont pas surprenantes, puisque les ouvrages de Linné étaient utilisés à Neuchâtel dès leur introduction par Garcin et étaient également en haute estime à la Faculté de médecine de Montpellier, quand Neuhaus y a achevé ses études en 1754<sup>138</sup>. Parallèlement, Neuhaus recommandait aussi un ouvrage de Christian Gottlieb Ludwig (1709-1773), professeur de médecine à Leipzig, *Definitiones genera plantarum, olim in usum auditorum collectæ, nunc auctæ et emenditæ* (Leipzig, 1747; réimprimé en 1760)<sup>139</sup>. Notons que Rousseau fera plus tard l'éloge de cet auteur, en suivant peut-être la recommandation de Neuhaus<sup>140</sup>.

<sup>136</sup> Dans ses « Remarques de botanique », MsR 21 folio 46, Rousseau mentionne une édition du *Species plantarum* publié à Vienne (« Vindobonae ») en 1764. Cette « editio tertia » est identique à la seconde édition officielle, sauf que les *errata* sont intégrés au texte. L'éditeur a peut-être agi sans la permission de l'auteur; de telles pratiques étaient courantes dans le monde de l'édition du XVIII<sup>e</sup> siècle. Rousseau possédait en fait la seconde édition du *Species plantarum* (1762-1763) et Gagnebin a ajouté des références à l'édition dite « Edit. 3 », dans son exemplaire de la première édition du *Species* (1753) (fig. 7). L'exemplaire appartenant à Gagnebin lui a été donné par Haller.

<sup>137</sup> Du Peyrou à Rousseau, 7 octobre 1764, CC, XXI, p. 227-28.

<sup>138</sup> La thèse de Neuhaus s'intitule *Thesis medico-chirurgica dystocia*. Voir CORNAZ E., « Vue de Neuchâtel par le Dr. Neuhaus... », p. 245.

<sup>139</sup> Du Peyrou à Rousseau, 23 décembre 1764; CC, vol. XXII, p. 276.

<sup>140</sup> *Confessions*, OC, I, p. 643.

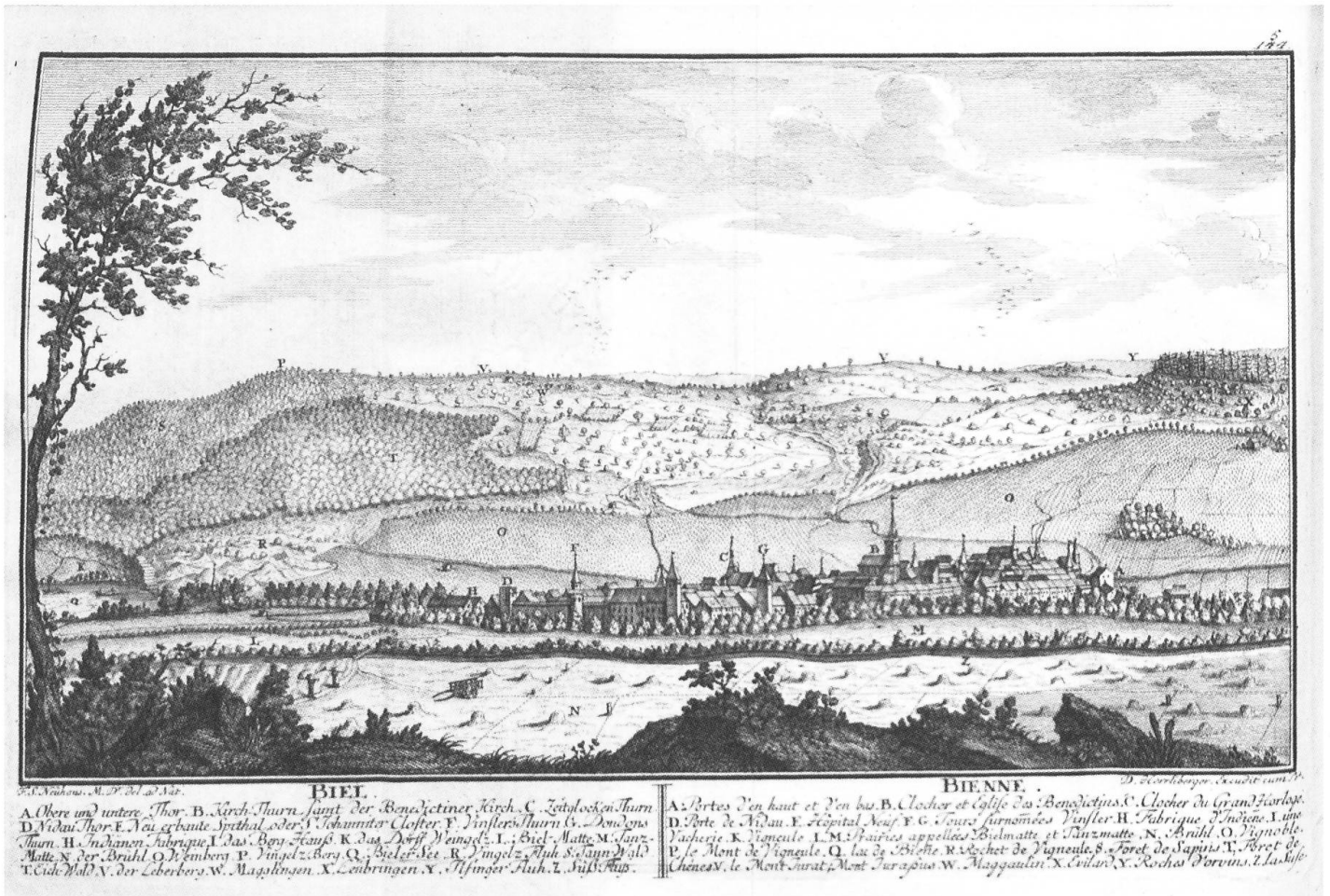


Figure 5. Bienne vue du lac par le docteur Frédéric-Samuel Neuhaus

David Herrliberger (dir.), *Neue und vollständige Topographie der Eydgnossschaft in welcher die in den Dreyzehen und zugewandten ... Orten ... befindliche Städte, Bischthümer, ... beschrieben ... und ... perspectivisch und kunstmässig in Kupfer gestochen, vorgestellt werden* (Zurich: Johann Kaspar Ziegler, 1754), première vue de Bienne avant p. 247.

Curieusement, Neuhaus est passé à la postérité non pas en vertu d'une quelconque contribution à la médecine ou à la botanique, mais plutôt pour ses vues des villes suisses comme Neuchâtel, Büren et Bienne (fig. 5)<sup>141</sup>.

<sup>141</sup> À propos de Neuhaus comme dessinateur, voir CORNAZ E., « Vue de Neuchâtel par le Dr. Neuhaus »... ; VOLLMER H., dir., *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler*, vol. 25 (Leipzig: Seemann, 1978), p. 409, s.v. « Neuhaus, Samuel Friedrich » ; et TÜRLER H., « Neuhaus, Samuel Friedrich », *Schweizer Künstler-Lexikon*, Carl Brun (dir.), vol. 2 (Frauenfeld: von Hüber & Co., 1908), p. 471.

Son œuvre – y compris une longue description en allemand de sa ville natale de Bienne – est publiée dans la *Neue und vollständige Topographie der Eydgnossschaft* sous la direction du graveur et éditeur zurichois David Herrliberger (1697-1777)<sup>142</sup>. Comme les *Tableaux de la Suisse* de Laborde et Zurlauben publiés quelques années plus tard, l'ouvrage de Herrliberger prônait « la constitution d[u]... patrimoine national » des « treize

<sup>142</sup> HERRLIBERGER D., *Neue und vollständige Topographie der Eydgnossschaft*, cité ci-dessus.

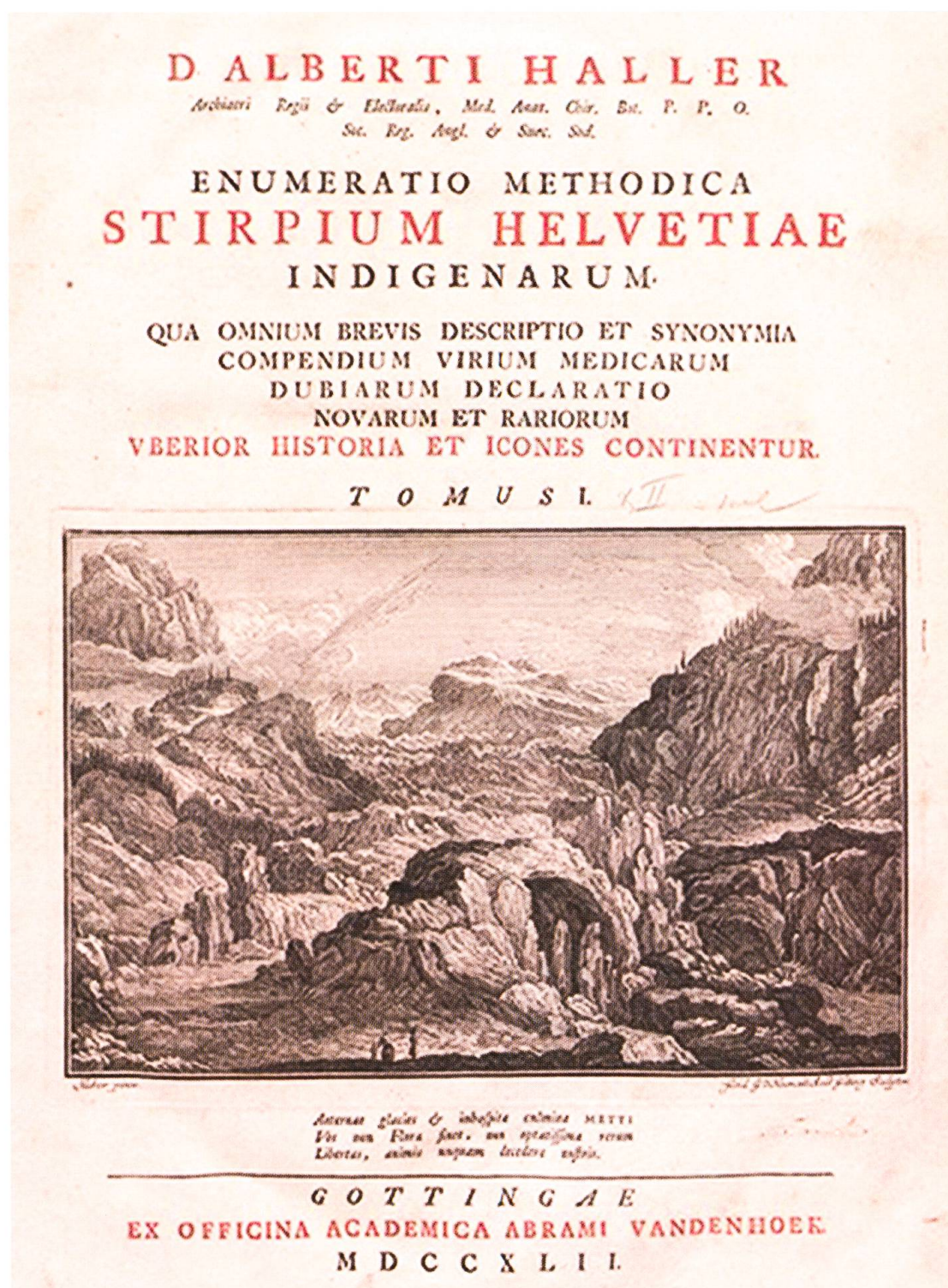


Figure 6. Albrecht von Haller, *Enumeratio methodica stirpium Helvetiae indigenarum*, 2 vol. en 1 (Göttingen: Abram Vandenhoeck, 1742), vol. 1, page de titre.

L'*Enumeratio* se distinguait comme l'un des ouvrages de référence les plus consultés par les botanistes neuchâtelois à l'époque. La plupart des noms de plantes figurant sur la liste des *Plantes Herborisées avec M. Neuhaus* provient de cet ouvrage.

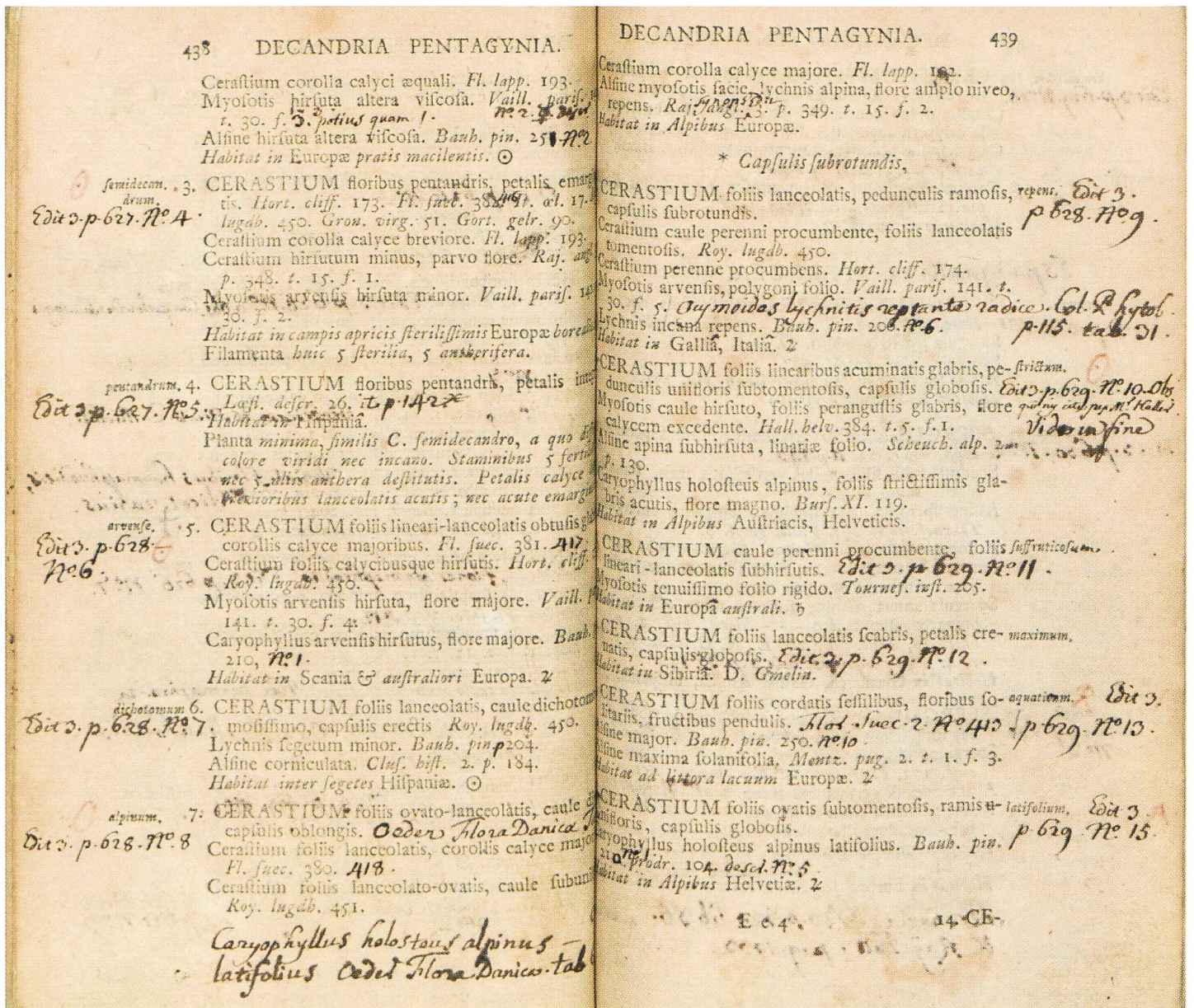


Figure 7. Espèces de *Cerastium*

Carl von Linné, *Species Plantarum*, vol. I (Stockholm, 1753), p. 438

Annotations d'Abraham Gagnebin

A 338, Neuchâtel, BPU

Une espèce de *Cerastium* figure parmi les «Plantes Herborisées avec M. Neuhaus.». Les annotations faites par Gagnebin se réfèrent à l'«Edit. 3» du *Species Plantarum* publié à Vienne en 1764, identique à la seconde édition officielle du *Species* (1762-1763), sauf que les *errata* sont intégrés au texte.

*cantons*» et leurs alliés – Genève, Neuchâtel et Saint-Gall – avec une attention toute particulière sur l’iconographie<sup>143</sup>. Étant donné sa participation au projet de la *Topographie* de Herrliberger, Neuhaus semble avoir partagé le patriotisme naissant qui prenait son élan à l’époque.

À Neuchâtel, ce cadre de réflexion identitaire qu’est l’helvétisme profitait des partisans notables comme Abram Pury, qui défendait le «cantonnement» de Neuchâtel, c’est-à-dire son adhésion au Corps helvétique<sup>144</sup>. Pour soutenir cette position, Pury avait écrit une histoire en trois parties de Neuchâtel qui alléguait son adhésion à l’alliance helvétique à partir du Moyen Âge, s’appuyant notamment sur des chroniques qui s’avéreraient plus tard être un faux composé par Pury lui-même<sup>145</sup>. Rousseau lui aussi soutenait l’affinité entre Neuchâtel et les cantons suisses: «*Pour connaître Môtiers, il faut avoir quelque idée du Comté de Neuchâtel, et pour connaître*

*le comté de Neuchâtel il faut en savoir de la Suisse entière.*»<sup>146</sup>

### ROUSSEAU DÉCOUVRE LA BOTANIQUE À TRAVERS DES OUVRAGES ILLUSTRÉS

L’histoire que nous avons racontée jusqu’ici suit (quoique d’une façon plus détaillée que la normale) les lignes assez bien connues de l’initiation de Rousseau à la botanique. Dans cette partie, nous nous consacrons à un aspect de l’histoire qui restait caché jusqu’à récemment: l’engouement du philosophe pour les ouvrages de botanique illustrés, même très richement illustrés. Ce qui surprend surtout, ce sont les raisons de cet engouement – des raisons à la fois esthétiques et personnelles<sup>147</sup>.

L’intérêt exprimé par Rousseau pour les *images* des plantes témoigne d’une sensibilité significative pour la dimension visuelle de la botanique. Cette sensibilité constitue par ailleurs un élément déterminant de l’étude des plantes médicinales depuis l’Antiquité; pour le professionnel, soit en médecine soit en pharmacie, il faut disposer d’une image exacte pour distinguer la plante salutaire de la plante toxique. La nécessité de se référer aux images des plantes – surtout médicinales – fonde une longue tradition d’ouvrages de référence illustrés pour aider les apothicaires, les médecins et les chirurgiens dans leurs métiers<sup>148</sup>.

Malgré son rejet de la botanique pharmaceutique, Rousseau lui aussi utilisait par

<sup>143</sup> MURGIA C., «Le mythe de Rousseau chez Laborde et Zurlauben», dans EIGELDINGER F.S. (dir.), *Annales de la société Jean-Jacques Rousseau* (2003), p. 583-617 (p. 587). Voir aussi LABORDE J.-B. de et ZURLAUBEN, F. B. de, *Tableaux de la Suisse ou voyage pittoresque fait dans les XIII cantons du corps helvétique, représentant les divers phénomènes que la nature y rassemble, & les beautés dont l’art les a enrichis*, en 13 vol. (Paris: Clousier, 1780; Lamy, 1784-1786).

<sup>144</sup> ROULET L.-E., «Abraham Pury...», p. 228.

<sup>145</sup> [Abram de Pury], *Mémoires sur le comté de Neuchâtel en Suisse par le chancelier de Montmollin* (Neuchâtel: Petitpierre et Prince, 1831) et *Extraits des chroniques ou annales écrites autrefois successivement par les chanoines du chapitre de Notre-Dame de Neuchâtel* (Neuchâtel: J.-P. Michaud, 1839, 1884). Voir JEANJAQUET J., «L’Auteur de la chronique des Chanoines et des mémoires du Chancelier de Montmollin», *Musée neuchâtelois* 38 (1951), p. 3-14, 43-54 (p. 54); et BESSON A., *Le Moyen Âge mythique des Neuchâtelois: Réécrire l’histoire pour devenir suisse: sur les traces d’un faussaire du XVIII<sup>e</sup> siècle* (Neuchâtel: Éditions Alphil, 2014). Les recherches sur Rousseau font rarement état de l’helvétisme de Pury. Voir cependant EIGELDINGER F.S., *Des pierres dans mon jardin: les années neuchâteloises de J.-J. Rousseau et la crise de 1765* (Paris: Champion & Genève: Slatkine, 1992), p. 124-27.

<sup>146</sup> Rousseau au maréchal de Luxembourg; 20 janvier 1763; CC, XV, p. 49.

<sup>147</sup> L’engagement de Rousseau envers l’aspect visuel de l’étude des plantes est très négligé; prenons le cas du numéro 45 des *Annales de la société Jean-Jacques Rousseau* consacré à *Jean-Jacques Rousseau et les arts visuels*, cité ci-dessus. Cf. COOK A., *Jean-Jacques Rousseau and botany...*, chapitre 7.

<sup>148</sup> Voir ARBER A., *Herbals: Their origin and evolution, a chapter in the history of botany 1470-1670*, 3<sup>e</sup> éd. (Cambridge: University of Cambridge Press, 1986).

nécessité les livres issus de cette tradition<sup>149</sup>. Il faut préciser qu'il s'agit d'une sorte de littérature botanique très différente des traités peu illustrés de Linné et d'autres auteurs habituellement associés avec Rousseau<sup>150</sup>.

Dans une lettre d'octobre 1763, avant même qu'il ne participât aux herborisations mentionnées ci-dessus, Rousseau exprime son désir prononcé de souscrire à un ouvrage illustré, en plusieurs volumes, le *Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine* de Buc'hoz; il manifeste en particulier un engouement pour les planches<sup>151</sup>. D'autres lettres, de septembre et d'octobre 1764, témoignent de ses difficultés à se procurer cet ouvrage. Lorsqu'il le reçoit à la fin de l'année, les planches qui coûtent quinze livres en sont absentes, ce dont il se plaint. La déclaration qu'il fait alors au libraire Duchesne est révélatrice : « *Je ne manque pas de livres de botanique; ce dont j'ai besoin, c'est des figures de plantes bien dessinées et bien gravées.* »<sup>152</sup> Ainsi, Rousseau collectionnait déjà les livres de botanique, s'intéressant surtout aux *images* des plantes<sup>153</sup>.

La correspondance de Rousseau des années 1764 à 1767 nous informe des modalités

selon lesquelles il consulte les livres illustrés. En dépit de son scepticisme épistémologique à propos de l'art de la peinture, Rousseau souhaite obtenir du matériel pour enluminer les estampes de plantes, de fleurs, et de paysages<sup>154</sup>.

« *L'usage que j'en veux faire est d'enluminer des plantes et fleurs dans leurs couleurs naturelles et d'autres estampes et paysages pour une optique... je voudrais avoir à part une petite provision des couleurs les plus nécessaires comme Carmin, outremer, gomme gutte, verd de Vessie<sup>155</sup>, verd de gris, encre de la Chine &c. et je voudrais surtout que ces couleurs en petite quantité fussent bien choisies et aussi pures qu'il est possible.* »<sup>156</sup>

<sup>149</sup> Voir COOK A., *Jean-Jacques Rousseau and botany...*, p. 14, 148 et 214, entre autres.

<sup>150</sup> Les ouvrages de Linné comprennent principalement des « catalogs filled with names of genera and species, references to earlier literature, short morphological descriptions, and cryptic remarks about geographic and ecologic distribution ». MÜLLER-WILLE S., « Names and Numbers: 'Data' in Classical Natural History 1758-1859 », *Osiris* 32 (2017): 109-28.

<sup>151</sup> BUC'HOZ P.-J., *Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine et les trois Evéchés, contenant leur description, leur figure, leurs noms, l'endroit où elles croissent, leur culture, leur analyse, et leurs propriétés, tant pour la Médecine que pour les arts et Metiers*, 10 vol. (Nancy : F. Messin, 1762-1770).

<sup>152</sup> Nous soulignons; Rousseau à Nicolas Bonaventure Duchesne, 16 décembre 1764, CC, XXII, p. 242-44.

<sup>153</sup> En revanche, Linné méprisait les images en botanique, en les recommandant seulement pour l'usage des « garçons [pueris] ». LINNÉ C. von, *Genera Plantarum*, 2<sup>e</sup> éd. (Leyde : C. Wishoff, 1742), p. viii.

<sup>154</sup> Pour Rousseau, adhérent des idées en épistémologie du philosophe anglais John Locke (1632-1704), il faut garder une distinction entre les qualités primaires et les qualités secondaires. Selon ce point de vue, les couleurs d'une peinture, l'harmonie dans la musique et plusieurs caractéristiques de la plante (couleur, odeur) sont considérées comme les qualités secondaires, ce qui veut dire comme les aspects moins importants que les qualités primaires : le dessin d'une estampe, la forme (port, habitus) d'une plante, ou la mélodie d'un morceau de musique. COOK A., *Jean-Jacques Rousseau and botany...*, p. 193-94. Cette distinction exerce une influence non négligeable sur les théories de Rousseau sur les arts visuels, le langage et l'expression des sentiments : « *L'intérêt et le sentiment ne tiennent point aux couleurs; les traits d'un tableau touchant nous touchent encore dans une estampe.* ». Nous soulignons; ROUSSEAU J.-J., *Essai sur l'origine des langues*; Nous soulignons; OC. v. 413. « *C'est ainsi que la dialectique de Rousseau comporte l'implication quelque peu scandaleuse que l'art de l'estampe est foncièrement supérieur à l'art de la peinture.* ». ROBINSON P., « Rousseau et l'estampe : mieux qu'art visuel », EIGELDINGER F.S. (dir.), *Annales de la société Jean-Jacques Rousseau : Jean-Jacques Rousseau et les arts visuels, Actes du colloque de Neuchâtel (20-22 septembre 2001)* 45 (2003), p. 301-12 (p. 309).

<sup>155</sup> « Vert de vessie » est « attestée dès 1640 : voir Littré, s.v. vert, 12<sup>o</sup> : 'nom donné dans le commerce à une sorte de couleur verte qu'il reçoit ordinairement enfermé dans des vessies, et qui est extrait des baies mûres du nerprun des teinturiers (rhamnées)'. LEIGH R.A., CC, XXIII, p. 43-46, note 3.

<sup>156</sup> Nous soulignons; Rousseau à Deluc, 20 décembre 1764; CC, XXII, p. 256.

Un tel exercice avait pour but la projection de ces images à l'aide d'un appareil qui s'appelait «optique», ce qui veut dire une «*machine dans laquelle un miroir et un grand verre lentillaire redressent des estampes couchées horizontalement & en détachent les objets*»<sup>157</sup>.

Pour effectuer cette tâche, il lui fallait aussi «*un recueil de plantes gravées et bien ressemblantes, quand même il faudrait y mettre un certain prix... Cela me procurerait encore le plaisir de m'occuper l'hiver à les enluminer.*»<sup>158</sup> Afin d'aider Rousseau, Du Peyrou lui a recommandé comme ouvrage de référence indispensable *Des figures des plantes et animaux d'usage en médecine* par François-Alexandre-Pierre de Garsault (1693-1778)<sup>159</sup>: «*Le plus grand plaisir que vous pouviez me faire était de trouver de votre gout l'Etui avec les couleurs. Pour en faire usage, il ne faut pas être au fait de toutes les plantes. Mais il vous faut un Garsault.*»<sup>160</sup> Rousseau commanda

<sup>157</sup> Jean-André Deluc à Rousseau, 15 décembre 1764; CC, XXII, p. 240-41. Rousseau, pour sa part, précise sa demande dans sa réponse à Deluc : «*C'est effectivement un[e] Optique telle que vous le décrivez dont nous avons parlé. Je n'aime point celles qui restant toutes ouvertes laissent de toutes parts entrer la lumière et présentent avec l'image les objets environnants. Vous me parlatés d'une manière d'enclorre tellement l'image dans la boete par une espèce de Cadre noir qu'on ne vit absolument que l'estampe. Voila... ce que je desirerois...*». Rousseau à Deluc, 20 décembre 1764; CC, XXII, p. 256. Voir aussi François Henri D'Ivernois à Rousseau, 14 décembre 1764; CC, XXII, p. 230-31; D'Ivernois à Rousseau, 4 janvier 1765; CC, XXIII, p. 20-22, et Rousseau à D'Ivernois; 20 juillet 1765; CC, XXVI, p. 105-07. Sur l'optique, voir aussi LAMBOLEY C., «Les Peepshows : Distractions de salons, spectacles de rue et jouets d'enfant», *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, vol. 49 (2018), p. 1-18 (p. 6).

<sup>158</sup> Nous soulignons; Rousseau à Coindet, 27 avril 1765; CC, XXV, p. 187.

<sup>159</sup> GARSULT F.-A.-P. de, *Les Figures de Plantes et animaux d'usage en médecine, décrites dans la 'Matière médicale' de M. Geoffroy [...] dessinés d'après nature par M. de Garsault*, 6 vol. (Paris : Didot le jeune, 1764-1765). Rousseau conservait apparemment ce livre et il l'utilisera plus tard : «*J'ai découvert avec une peine infinie les noms de botanique de plusieurs plantes de Garsault*». Rousseau à Du Peyrou, 3 mars 1768, CC, XXXV, p. 156-58.

<sup>160</sup> C'est Du Peyrou qui souligne. Selon Du Peyrou, cet ouvrage «*n'est pas d'un grand prix, les 5 [sic] Volumes ne coutant que deux Louis*». Du Peyrou à Rousseau,

l'ouvrage, qui comportait 729 illustrations de plantes et d'animaux, peu de temps après avoir reçu cette chaude recommandation<sup>161</sup>. En attendant que son propre exemplaire lui parvienne, Rousseau a peut-être utilisé un exemplaire prêté par Du Peyrou<sup>162</sup>, ce qui pourrait expliquer comment le nom *Pulmonaria gallorum* de Garsault (fig. 8) se trouvait répertorié dans la liste des *Plantes Herborisées avec M. Neuhaus*<sup>163</sup>.

Au-dessous des trois noms de plantes qui auraient pu compléter la liste des *Plantes Herborisées avec M. Neuhaus*<sup>164</sup> (fig. 2) se trouve une liste de «Couleurs à se fournir» rédigée à la même époque : «*Verd d'iris*<sup>165</sup>, *Vermillon, Lacque fine, Bleu de Prusse, Outremer très pur 10 à 12 grains au moins, Stil de grain*<sup>166</sup>, *Gomme-gutte, des coquilles vuides*<sup>167</sup> et *quelques bons pinceaux*»<sup>168</sup>. Ce

30 avril 1765; CC, XXV, p. 211. L'ouvrage comporte en fait 6 volumes.

<sup>161</sup> Rousseau à Nicolas Bonaventure Duchesne, 19 mai 1765, CC, XXV, p. 301-02 et 30 juin 1765, CC, XLIX, p. 300.

<sup>162</sup> «*Si parmi les livres que vous avez, il y en a qui puissent vous convenir, de les prendre avec vous à Motiers pour le temps que vous voudrez, par exemple le Garsault et le Species plantarum, et même le Sauvage [sic] quoiqu'il ne m'appartienne pas*». C'est Du Peyrou qui souligne; Du Peyrou à Rousseau, 17 mai 1765, CC, XXV, p. 286.

<sup>163</sup> GARSULT F.-A.-P. de, *Les Figures de plantes et animaux d'usage en médecine*, vol. 4, planche 476. Le nom donné par Garsault pose aujourd'hui problème et cette dénomination reste irrésolue. Sur les connaissances de Garsault en nomenclature botanique, voir WELTER-SCHULTES F.W., KLUG R. et LUTZE A., «*Les Figures des Plantes et animaux d'usage en médecine, a rare work published by François-Alexandre-Pierre de Garsault in 1764*», *Archives of natural history* 35/1 (2008) : 118-27.

<sup>164</sup> I.e. MsR 21 45 verso.

<sup>165</sup> On doit noter que Rousseau écrit très clairement «Verd d'iris» et pas «vert de gris», qui se réfère à une tout autre couleur.

<sup>166</sup> «*Le stil de grain est un colorant ancien, jaune ou brun, utilisé en teinture et en peinture, tiré des baies de nerprun des teinturiers*», [https://fr.wikipedia.org/wiki/Stil\\_de\\_grain](https://fr.wikipedia.org/wiki/Stil_de_grain).

<sup>167</sup> Les «*coquilles vuides*» servaient pour garder les substances en question.

<sup>168</sup> Cette liste de couleurs n'est pas répertoriée dans OC XI (Slatkine), qui prétend comprendre uniquement des «notes... liées à la botanique». OC XI (Slatkine), p. 53.



**Figure 8.** «*Pulmonaria gallorum* Garsault» est un nom actuellement «non résolu» pour la deuxième plante herborisée avec M. Neuhaus (voir aussi la note 195 ci-après). Ce nom provient de François-Alexandre-Pierre de Garsault, *Les Figures de Plantes et animaux d'usage en médecine, décrites dans la 'Matière médicale' de M. Geoffroy [...] dessinées d'après nature par M. de Garsault, 6 vol., vol. 4* (Paris: Didot le Jeune, 1764-1765), Planche 476. Rousseau a obtenu cet ouvrage afin d'illuminer des images des plantes, à l'aide des couleurs mentionnées dans la figure 2.

sont tous des pigments d'aquarelle classique ; les gommes sont des médiums, des plastifiants ou des masques occasionnels. La gamme de couleurs semble particulièrement adaptée à la pratique des amateurs ainsi qu'à la représentation botanique, qui exigerait surtout les verts de tons différents tels que le vert de gris, le

vert d'iris et le vert de vessie sont recherchés par Rousseau<sup>169</sup>.

Ajouter à cela que l'intérêt de Rousseau pour ce genre d'activité artisanale persistait encore, deux ans plus tard, comme en témoignent ces informations provenant de son correspondant, François Coindet :

«Je vous envoyai... des Pinceaux & les Couleurs que vous vouliez avoir en plus grande quantité. La gomme gutte, et le vert de vessie Se délayent tout Simplement Sans aucune preparation. Il faut bien broyer le bleu de prusse et le vert distilé, et le délayer peu a peu avec de l'eau dans laquelle vous aurez fait fondre un peu de gomme arabique, il faut moins de gomme dans le vert que dans le bleu. Je n'ay pas encore pû vous faire faire la petite machine pour broyer les Couleurs & je vous ay envoyé la mienne en attendant. Je vous enverrai par la première occasion de la gomme arabique, de l'encre de la Chine... »<sup>170</sup>

N'oublions pas que Rousseau, fils d'un maître horloger, bénéficiait d'une formation inachevée de graveur, et que plus tard il devenait un adepte de la dentelle, de la reliure et de la copie musicale. Comme botaniste, il créait de magnifiques herbiers, montrant un haut degré de compétence et de sensibilité esthétiques. Pour ces raisons, il n'est pas surprenant qu'il ait montré un goût particulier pour les activités artisanales et qu'il soit resté proche des cercles artisanaux de Genève à travers son amitié avec la famille Deluc, dont le père lui aussi était maître horloger. De surcroît, Rousseau accompagnait ses demandes de matériel de peinture d'instructions précises et son correspondant, Coindet, lui apprit en revanche comment on peut préparer ses propres couleurs.

<sup>169</sup> Nous remercions Alicia Weisberg-Roberts pour ces informations.

<sup>170</sup> Coindet à Rousseau, 4 novembre 1767 ; CC, XXV, p. 165-66.

En résumé, les commandes en parallèle de livres illustrés et de matériel de peinture témoignent non seulement d'un regard sophistiqué de la part de Rousseau pour les matériaux de la peinture, mais aussi d'une vocation pour les occupations à la fois artisanales et scientifiques. À cet égard, est-il concevable que Rousseau ait partagé avec Neuhaus son intérêt pour la représentation des paysages et la pratique de l'art visuel en général ?

### ROUSSEAU DÉCOUVRE LA « MÉTHODE NATURELLE »

Quelques mois après avoir commencé l'étude de la botanique, Rousseau diversifiait déjà ses lectures, attitude conforme au pluralisme adopté par la communauté botanique neuchâteloise. Au milieu de 1765, il recherchait déjà les ouvrages d'auteurs pré-linnéens tels que Tournefort et Sébastien Vaillant (1669-1722)<sup>171</sup>. Un autre ouvrage déjà abordé ci-dessus est le *Methodus foliorum* de Sauvages, publié en 1751, la même année que la *Philosophia botanica* de Linné. Même si Sauvages dédie son ouvrage à Linné, l'auteur montpelliérain propose une classification des plantes qu'il fonde sur les feuilles, en vertu de « leur durée & [de] leur grandeur ». Précisant qu'il ne faut pas se focaliser sur un système unique de classification, Sauvages souligne qu'il est bien d'en retenir plusieurs, à savoir ceux de Tournefort, Boerhaave,

<sup>171</sup> Rousseau écrivait à Nicolas Bonaventure Duchesne, le 28 avril 1765, qu'il avait « un extrême besoin de deux livres de botanique, l'un de Tournefort, en trois volumes in-4°, intitulé *Institutiones rei herboriæ* ; ou [...] le livre du même auteur intitulé *Elemens de botanique* ; l'autre livre est de M. Vaillant, intitulé *Botanicon parisiense in-folio* ; [...] ne laissez pas, je vous en prie, de me les envoyer le plus tôt que vous pourrez en me marquant le prix ». Pour ce dernier ouvrage, il s'agit de VAILLANT S., *Botanicon parisiense* (Paris : Briasson, 1743). CC, XXV, p. 197. L'acquisition par Rousseau de ces ouvrages de botanique, et d'autres encore, est étudiée en détail dans COOK A., *Jean-Jacques Rousseau and botany...*, chapitre 7.

Magnol, Linné, Haller et Adriaan Van Royen (1704-1779)<sup>172</sup>. Même si Rousseau décrivait Sauvages comme un « *Linnaeiste* »<sup>173</sup>, Sauvages n'était pas évidemment attaché à un système unique<sup>174</sup>. Rousseau a laissé plus de 2 000 notes dans son exemplaire du *Methodus*, qui montrent son engagement précoce et soutenu dans la quête d'une alternative valable au système sexuel artificiel<sup>175</sup>.

Étant donné la grande réputation d'Albrecht von Haller dans la principauté, il n'est pas surprenant que la liste des plantes que Rousseau a observées avec le Dr. Neuhaus comprenne plusieurs noms scientifiques provenant de l'*Enumeratio* de Haller. Il est évident que Rousseau partageait l'intérêt des botanistes de Neuchâtel pour l'œuvre de leur collègue bernois. Pour sa part, Rousseau écrivait à l'époque qu'il souhaiterait acheter l'*Enumeratio* « *s'il n'est pas d'un prix exorbitant* »<sup>176</sup>. Comme décrit ci-dessus, il utilise cet ouvrage clé dans ses annotations très nombreuses du *Methodus* de Sauvages, et plus tard fait l'éloge de l'*Historia stirpium* (1768) de Haller comme d'un « *grand et excellent traité des plantes alpines* »<sup>177</sup>.

Peu après sa publication, Du Peyrou parle à Rousseau du *Manuel de botanique* de Duchesne (1764), un des traités influencés

<sup>172</sup> SAUVAGES F.B. de, *Methodus*, p. xxi-xxii.

<sup>173</sup> Rousseau à Christian Guillaume Lamoignon de Malesherbes, 17 avril 1772, CC, XXXIX, p. 36-41.

<sup>174</sup> Du Peyrou à Rousseau, 17 mai 1765, CC, XXV, p. 286 ; Rousseau à Pierre Guy, 11 août 1765, CC, XXVI, p. 208-10.

<sup>175</sup> Voir CHEYRON H., « Ray et Sauvages annotés par Jean-Jacques Rousseau... ».

<sup>176</sup> Rousseau au libraire Nicolas Bonaventure Duchesne, 30 juin 1765 ; CC, XLIX, p. 300. C'est à noter qu'un exemplaire de cet ouvrage fut retrouvé dans la seconde bibliothèque botanique de Rousseau après sa mort. COOK A., *Jean-Jacques Rousseau and botany...*, p. 366.

<sup>177</sup> ROUSSEAU J.-J., « Introduction », *Fragmens pour un dictionnaire*, OC, IV, p. 1208. Concernant le fait que Rousseau possède ce dernier ouvrage, voir COOK A., « Jean-Jacques Rousseau's copy... ».

par les idées de Bernard de Jussieu (voir ci-dessus):

«Rien de nouveau dans mes découvertes que l'annonce d'un ouvrage intitulé Manuel de Botanique par M<sup>r</sup> Duchêne fils à Paris. L'Eloge qu'en font les Journaux m'a séduit, & malgré ma juste défiance pour de pareils Proneurs, j'en veux courir les hazards, & me procurer cet ouvrage, moins dans un objet de Simple curiosité, que pour l'utilité dont il peut m'être dans mes projets de Bâtimens.»<sup>178</sup>

Quelque temps plus tard, Du Peyrou suggère que Rousseau avait déjà fait l'acquisition de cet ouvrage: «je vous prie, Monsieur, de me marquer le titre [...] du Manuel de Botanique que j'ai vu chez vous»<sup>179</sup>. Comme l'indique sa correspondance avec Du Peyrou, Rousseau était en toute probabilité en mesure de connaître la méthode naturelle<sup>180</sup>. Cela pourrait expliquer sa description du *Cerasus mahaleb* (L.) Mill., en se référant à un concept majeur du système naturel, à savoir «l'air de famille»<sup>181</sup>. Il écrit dans les *Plantes Herborisées* que le *Cerasus mahaleb* ressemble au *Pyrus pyrastrer* (L.) Burgsd., parce qu'il a «[l]'air de poirier sauvage»<sup>182</sup>.

Cependant, il ne suffit pas de démontrer que Rousseau était au courant de la méthode naturelle. Ce qui compte vraiment, c'est de saisir la signification de son intérêt pour cette alternative au système sexuel linnéen: la

méthode naturelle s'accordait avec les principes philosophiques de Rousseau, qui rejetait l'artifice et prêchait les vertus d'une vie qui suit la nature, qui rejetait les jardins avec ses «monstres», c'est-à-dire des plantes défigurées pour servir les passions humaines.

Donc, alors qu'il bénéficiait de cette orientation pluraliste sur le plan de la taxonomie, Rousseau commença rapidement à rassembler tout un éventail d'écrits botaniques d'auteurs variés, allant de la Renaissance au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les auteurs représentés dans la première bibliothèque de botanique que Rousseau s'est composée montrent des goûts catholiques s'étendant bien au-delà des traités linnéens recommandés par Du Peyrou<sup>183</sup>. En août 1765, installé depuis trois ans à Môtiers, Rousseau avait déjà commandé vingt et un ouvrages de botanique. Cependant, que ce soit en les achetant ou en les empruntant, à cette époque Rousseau avait déjà eu accès à au moins six ouvrages clés comprenant Adanson, *Familles des plantes*<sup>184</sup>; Haller, *Enumeratio*; Linné, *Systema naturæ*; Sauvages, *Methodus*; Tournefort, *Institutiones*; Vaillant, *Botanicon parisiense*; Valmont de Bomare, *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle* en cinq volumes (1764) et peut-être aussi Duchesne, *Manuel de botanique*<sup>185</sup>.

D'après ce qui précède, il semble que Rousseau ait puisé très tôt dans plusieurs ouvrages, systèmes de classification et de nomenclature botaniques, sans se borner à une approche particulière. Les nombreuses lectures de Rousseau lui donnèrent les moyens d'apprécier à la fois la méthode artificielle et la méthode naturelle de classification, cette

<sup>178</sup> Ces «projets de Bâtimens» étaient les jardins autour de la nouvelle maison de Du Peyrou à Neuchâtel. Du Peyrou à Rousseau, 20 octobre 1764, CC, XXI, p. 281.

<sup>179</sup> Du Peyrou à Rousseau, 23 décembre 1764; CC, XXII, p. 276.

<sup>180</sup> Pour une étude approfondie de la pensée derrière la méthode naturelle conçu par Antoine-Laurent de Jussieu (le neveu de Bernard de Jussieu, qui a enseigné la botanique à Duchesne et a hébergé Adanson), voir STEVENS P.F., *The Development of biological systematics...*

<sup>181</sup> Voir COOK A., *Jean-Jacques Rousseau and botany...*, chapitre 6.

<sup>182</sup> Nous soulignons; MsR 21 44 bis.

<sup>183</sup> Voir COOK A., *Jean-Jacques Rousseau and botany...*, chapitres 5, 7 et Appendice 1.

<sup>184</sup> Rousseau a pu posséder cet ouvrage important vers la fin de l'année 1764. Voir Pierre Guy à Rousseau, 20 novembre 1764; CC, XXII, p. 91-93.

<sup>185</sup> VALMONT DE BOMARE J.-C., *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle, contenant l'histoire des animaux, des végétaux et des minéraux... des météores, etc.*, 5 vol. (Paris: Lacombe, 1764).

dernière s'avérant cohérente avec ses principes philosophiques en général<sup>186</sup>. Ceci est en contraste frappant avec l'histoire habituellement racontée à propos de Rousseau botaniste que nous avons déjà mise en cause dans *Jean-Jacques Rousseau and botany*. Cette évolution a porté ses fruits dans l'ouvrage principal de Rousseau sur la botanique, les *Lettres élémentaires* rédigées entre 1771 et 1774.

## CONCLUSION

En définitive, notre étude a démontré les implications multiples du manuscrit laconique et peu connu des *Plantes Herborisées avec M. Neuhaus*. Parmi ces implications, les plus inattendues concernent les relations de cette liste de noms de plantes avec les arts visuels. Cette ligne d'interprétation du document est rendue possible par une reconstruction de ce qu'étaient les principales préoccupations de Rousseau à l'époque, y compris son projet d'«*enluminer des plantes et fleurs dans leurs couleurs naturelles*». Ce projet exigeait que Rousseau ait accès à du matériel de peinture ainsi qu'à des livres botaniques richement illustrés en couleurs. Au-delà de ce point, il faut souligner que la consultation par Rousseau de ce genre d'ouvrage précédait et ancrerait – peut-être même inspirait – son étude de la botanique proprement dite.

En même temps, notre approche contextuelle pointe vers une autre dimension importante des sciences de l'époque: le rôle non négligeable des artisans<sup>187</sup>. Nous avons vu que le savant genevois Jean-André Deluc consultait les meilleurs d'entre eux afin de commander des instruments de précision pour Rousseau. Rousseau et Deluc étaient tous les deux fils de maîtres horlogers, ce qui sans

doute facilitait leur communication à propos des questions d'ordre technique. De surcroît, Deluc était en mesure de guider Rousseau dans son choix d'instruments. Rousseau pour sa part montrait une connaissance dans le domaine de la peinture qui surprend, au point où il était aussi prêt à préparer les couleurs lui-même comme l'artisan qu'il était.

Les *Plantes Herborisées avec M. Neuhaus* montrent également que l'ouverture de Rousseau à une pluralité d'auteurs, de types d'images, de classifications et de nomenclatures est enracinée dans sa période neuchâteloise. L'alliance de la principauté au Corps helvétique et ses robustes liens avec la république des lettres contribuaient à former un milieu favorable pour pratiquer la botanique d'une manière flexible et progressiste. Les professeurs neuchâtelois de Rousseau tels que D'Ivernois et Gagnebin étaient familiers des systèmes de classification de Tournefort, Haller et Linné, et au moins une grande figure scientifique de la principauté, Laurent Garcin, était disposée à enseigner une méthode naturelle de classification dès 1747.

Le manuscrit des *Plantes Herborisées* nous fournit donc une preuve cruciale du pluralisme en matière botanique de Rousseau et, par là même, permet de réfuter l'impression répandue que Rousseau n'était qu'un simple disciple et vulgarisateur du système sexuel de Linné. Pourtant, cette représentation persiste; en rappelant son éloge de la nomenclature binomiale<sup>188</sup>, les chercheurs ont largement ignoré le fait que Rousseau déclare, dans les *Confessions*, qu'il a «*senti le vide*» du système sexuel de Linné<sup>189</sup>.

Enfin, et surtout, ce manuscrit nous permet de suivre le développement de Rousseau en tant que botaniste: au début de ses études en botanique, il commence à rassembler, organiser et noter ses nouvelles connaissances en

<sup>186</sup> Voir COOK A., «*Le pluralisme taxonomique de Jean-Jacques Rousseau*», p. 37-56 et *Jean-Jacques Rousseau and botany...*, chapitres 5 et 6.

<sup>187</sup> «*Naturalistic artisans changed the basis of scientia (certain knowledge). Their representations and their writings claimed the reality of an unmediated access to nature*». SMITH P.H., *The Body of the artisan...*, p. 238.

<sup>188</sup> Rousseau à Linné, 21 septembre 1771; CC, XXXVIII, p. 267 et les *Rêveries*, OC, I, p. 1043.

<sup>189</sup> ROUSSEAU J.-J., *Confessions*, OC, I, p. 643.

plusieurs formats. Au fil de sa carrière botanique, Rousseau rédige des listes – des listes de graines, de plantes envoyées aux correspondants, de termes d'usage en botanique, de noms des plantes – et des notes écologiques dans les herbiers. Pourtant, il s'agit non seulement de réunir et de consigner des informations, mais aussi de *créer* des connaissances. La liste, document modeste et humble, lui

servait comme un «*outil de papier*» absolument indispensable<sup>190</sup>. Confrontés à la «listmania» des siècles passés, les scientifiques contemporains sont en train de redécouvrir comment ce genre de documentation contribuait au développement savant de l'époque des Lumières.

---

<sup>190</sup> MÜLLER-WILLE S., «Names and Numbers...», p. 115.

## PLANTES HERBORISÉES AVEC M. NEUHAUS<sup>191</sup>

Rapunculus spicatus<sup>192</sup>. Réponse sauvage<sup>193</sup>.

Hieracium pilosum<sup>194</sup> maculatum qui me  
paroit être la pulmonaria gallorum<sup>195</sup>.

Ne m'oubliez pas<sup>196</sup> dit faussement par  
M. N.<sup>197</sup> Scorpiurus<sup>198</sup>.

Alsine decastemon Hall<sup>199</sup>.

Cerastium Lin<sup>200</sup> :

fleur blanche ●<sup>201</sup> petala semibifida.

<sup>191</sup> Parce que les spécimens des plantes décrites par Rousseau ne sont pas disponibles, nous ne pouvons pas confirmer ces noms avec une certitude absolue. Pour vérifier les noms scientifiques actuels, nous nous référons à la base de données « The Plant List » ([www.the-plantlist.org](http://www.the-plantlist.org)). En outre, nous avons consulté OC XI (Slatkine), p. 54-56 ainsi que CHEYRON H., « Une herborisation de Rousseau avec le docteur Neuhaus »... Pour assurer une revue complète du sujet, nous avons vérifié les noms des plantes conférés par les deux auteurs les plus consultés par les botanistes neuchâtelois de l'époque, y compris Rousseau : Haller, *Enumeratio* (1742) (abrégé en « Haller » ci-après) et Linné, *Species plantarum*, 2<sup>e</sup> éd., 2 vol. (1762-1763) (abrégé en « Linné » ci-après).

<sup>192</sup> Haller, vol. 1, p. 498-99 ; Linné, vol. I, p. 242 ; synonyme actuel de *Phyteuma spicatum* L.

<sup>193</sup> Selon Cheyron, « C'est la 'Raiponce en Epi', que Rousseau décrit simplement comme 'sauvage' et écrit curieusement 'Réponse' ». CHEYRON H., « Une herborisation... », p. 4 : Cf. « Raiponce » dans OC XI (Slatkine), p. 54, note 2.

<sup>194</sup> Haller, vol. 1, p. 742 ; il s'agit de *Hieracium* seulement, pas de *pilosum* ; mais plusieurs « *Pilosella* » sont présents sous la rubrique de *HIERACIUM foliis integerimis ovatis* ; Linné, vol. II, p. 1124-31, surtout p. 1128 : « *Hieracium pilosissimum* » *Hieracium pilosum* Willd. ex Steud. est un nom actuel.

<sup>195</sup> Le nom *Pulmonaria gallorum* a peut-être été tiré de GARSULT F.-A.-P. de, *Les Figures des Plantes et animaux d'usage en médecine...*, planche 476. En revanche, cette plante aurait pu être *Hieracium murorum* C.B. Clarke, qui est très répandue dans la région. Nous remercions Jason Grant pour cette précision. Garsault a légué plusieurs noms à la botanique, mais le nom *Pulmonaria gallorum* Garsault reste actuellement non résolu. Voir la discussion ci-dessus sur l'ouvrage de Garsault.

<sup>196</sup> Selon Littré, « Ne m'oubliez pas » renvoie vers « Myosotis » : « *Le myosotis palustre est connu sous les noms emblématiques de Ne m'oubliez pas ; Souvenez-vous de moi ; Plus je vous vois, plus je vous aime ; Pensez à moi, etc.* ». Voir <http://littrereverso.net/dictionnaire-francais/definition/myosotis/50009>, octobre 2014. Les spécimens de Myosotis se trouvent dans les herbiers faits par Rousseau pour Julie Boy de la Tour et Madelon Delessert et selon Léchet se réfèrent à la relation amicale entre Rousseau et les destinataires, toutes les deux membres de la famille qui a prêté la maison de Môtiers à Rousseau pour la durée de son séjour neuchâtelois. LÉCHOT T., « Jean-Jacques Rousseau et les présents botaniques : L'éloquence des herbiers muette », p. 234, 240.

<sup>197</sup> « M. N. » : Cela veut-il dire « Monsieur Neuhaus » ?

<sup>198</sup> « Certains botanistes jugent que l'appellation vulgaire des Myosotis, 'Scorpionne', doit être réservée à ceux des bois ... Je crois plutôt que Rousseau refuse 'scopiurus', qui est le nom d'un autre genre dont Linné donne quatre espèces ». CHEYRON H. « Une herborisation... », p. 4. Par ailleurs cette espèce est mentionnée par Rousseau dans le MsR 93, verso du folio 55 ; voir fragment 14, OC IV (Bibliothèque de la Pléiade), p. 1256.

<sup>199</sup> « Alsine », Haller, vol. 1, p. 385-91 ; l'espèce la plus similaire nous semble « ALSINE pentastemon », p. 387.

<sup>200</sup> Linné, vol. I, p. 617 ; Le « Cerastium » de Linné se trouve dans Haller, vol. 1, p. 383 sous la rubrique de « Myosotis » ; *Cerastium* est un genre actuel. Selon Cheyron, le « Cerastium Lin. » est le synonyme linnéen d'« Alsine Decastemon Hall. ». Il suggère que l'espèce pourrait être *Cerastium semidecandrum* L. Voir CHEYRON H., « Une herborisation... », p. 4-5. Pour « Myosotis », voir la discussion ci-dessus.

<sup>201</sup> Rousseau utilisait une sorte d'écriture hiéroglyphique, ses « caractères de botanique », pour décrire des parties et éléments des plantes.

Polygala<sup>202</sup> – Purivia<sup>203</sup>.

Fleur bleue ou pourpre.

Bellis Ca'rulea<sup>204</sup> sive globularia<sup>205</sup>

Monspelliensis foliis imis ovatis superioribus lanceolatus. Decharnia<sup>206</sup>. Faux.

+++<sup>207</sup> Ferrum equinum<sup>208</sup> Hypocrepis sorte de Vesce à Fleur jaune. Emerus herbe<sup>209</sup>

Hepaticae nobilis<sup>210</sup>. Roussavia<sup>211</sup>.

Anthyllis L. Vulneraria<sup>212</sup>

Sigillum salomonis<sup>213</sup> Polygonum uniflorum<sup>214</sup>

Aparine Rubia Verticillata<sup>215</sup>.

+++Emerus, ou Coronilla arbrisseau / fleur jaune<sup>216</sup>

Melette<sup>217</sup> de Berger Veronica vulgatissima<sup>218</sup>.

Cerasus mahaleb<sup>219</sup> air de poirier sauvage<sup>220</sup>

<sup>202</sup> Haller, vol. 1, p. 606 ; Linné, vol. II, p. 986 ; un genre actuel. Un spécimen de Polygala (numéro 80) se trouve dans l'herbier fait par Rousseau pour Julie-Émilie Boy de la Tour.

<sup>203</sup> Cheyron propose cette interprétation : « Oserais-je proposer qu'il s'agit d'une 'dédicace' ... de la 'plante herborisée' ? ... 'Purivia' dédiée à Abram 'Pury' ». CHEYRON H., « Une herborisation... », p. 6. C'est bien possible que Pury assistait à l'herborisation avec M. Neuhaus, parce qu'il faisait partie du collège botanique de Rousseau.

<sup>204</sup> Cf. « caerulea ». OC XI (Slatkine), p. 55.

<sup>205</sup> Haller, vol. 1, p. 667 ; Linné, vol. I, p. 139 ; *Bellis* est un genre actuel et *Bellis caerulescens* (Coss.) Coss. ex Ball est un nom actuel.

<sup>206</sup> Le nom « Decharnia » ne se trouve ni dans *l'Enumeratio* ni dans le *Species* ; il semble qu'aucun nom générique ne lui ressemble. Voir CHEYRON H., qui propose « qu'il s'agit d'une 'dédicace' ... de la 'plante herborisée' ? ... 'Decharnia' [dédiée] à 'd'Escherny' », « Une herborisation... », p. 6.

<sup>207</sup> Rousseau utilisait ce symbole fréquemment, dont le sens est peu clair.

<sup>208</sup> Haller, vol. 1, p. 573 ; Linné, vol. II, p. 1051-50.

<sup>209</sup> *Hippocrepis emerus* (L.) Lassen est un nom actuel. Selon Cheyron, « Rousseau ajoute 'Emerus herbe', ce mot étant le nom spécifique d'une Coronille, mais ici herbacée, alors que celle dont il s'agira plus loin est un arbrisseau. Ces rapprochements, même approximatifs, montrent que Rousseau, encore novice, identifie bien la famille à laquelle appartiennent ces divers genres ou espèces ». Nous soulignons ; CHEYRON H., « Une herborisation... », p. 5-6. Cette remarque est cohérente avec nos observations dans COOK A., *Jean-Jacques Rousseau and botany...*, chapitre 6 à propos des penchants théoriques de Rousseau.

<sup>210</sup> « Nobilis hepatica » se trouve sous la rubrique, « Trinitas », Haller, vol. 1, p. 320. Le nom actuel est *Hepatica nobilis* Schreb., dont un spécimen se trouve dans l'herbier pour Julie Boy de la Tour (fig. 4). Comme nous l'avons noté ci-dessus, la note accompagnant ce spécimen se réfère à la principauté.

<sup>211</sup> « Oserais-je proposer qu'il s'agit d'une 'dédicace', à Rousseau lui-même, de la 'plante herborisée' ? ». CHEYRON H., « Une herborisation... », p. 6.

<sup>212</sup> Linné, vol. II, p. 1012 ; « Vulneraria » et « Anthyllis » dans Haller, vol. 1, p. 569 ; *Anthyllis vulneraria* L est un nom actuel.

<sup>213</sup> *Sigillum Salomonis* est un vieux nom latin pour Sceau-de-Salomon, qui appartient au genre des *Polygonatum*. Haller, vol. 1, p. 287.

<sup>214</sup> « Polygonum, » Haller, vol. 1, p. 182 ; *Polygonum uniflorum* Y.X. Ma & Y.T. Zhao est un synonyme de *Polygonum muricatum* Meisn. Cf. OC XI (Slatkine), p. 56, n. 9 : « Haller, op. cit. [*Enumeratio*], p. 287. » Sur la p. 287 de *l'Enumeratio*, on trouve « Polygonatum, » pas « Polygonum ».

<sup>215</sup> Haller, vol. 2, p. 462 : « Rubia ». Linné, vol. 1, p. 158-59 : « Rubia tinctorum, Rubia peregrina ». Même si aucun de ces auteurs ne fait mention d'Aparine Rubia verticillata, cf. Caspar Bauhin, *Pinax theatri botanici* (Bâle, 1623), p. 333 : « Liber nonus. Sectio prima. Rubia ; Aparine ; Aspergula ; Mol. ».

<sup>216</sup> « Il s'agit de Coronilla Emerus de Linné (SP 1048 [sic]) ... C. Emerus est très répandue dans le Jura suisse ». CHEYRON H., « Une herborisation... », p. 7 (Il est à noter que la page correcte dans Linné, vol. II est 1046.) *C. emerus* L. est en effet un synonyme de *Hippocrepis emerus* (L.) Lassen, discuté ci-dessus. Voir aussi Haller, p. 573, dans lequel on trouve « ferrum equinum hippocrepis » juste avant « coronilla ».

<sup>217</sup> Ce mot n'est pas très lisible. Par conséquent, les transcriptions antérieures diffèrent : dans les OC XI (Slatkine), p. 55, on lit « Mélitte de Berger » alors que CHEYRON H. écrit « Mente de Berger ». « Une herborisation... », p. 7. Par ailleurs, la barre oblique en dessous du mot « Berger » semble indiquer que l'« air de poirier sauvage » se rapporte à cette plante, ce qui exclurait l'identification à une menthe.

<sup>218</sup> « Veronica », Haller, vol. 1, p. 527 ; Linné, vol. 1, p. 12-20, mais pas de Veronica vulgatissima.

<sup>219</sup> Haller, vol. 1, p. 356 : « Cerasus mahaleb [...] ». Pour Linné, il s'agit de deux espèces rangées dans deux genres différents : *Prunus cerasus* et *Cerasus mahaleb*. Voir Linné, vol. 1, *Species*, p. 678-79. Aujourd'hui elles sont réunies dans une espèce, *Cerasus mahaleb* (L.) Mill.

<sup>220</sup> Il semble que Rousseau dise que le *Cerasus mahaleb* ressemble au « poirier sauvage », le nom vulgaire de

Caprifolium floribus gemellis<sup>221</sup>

Orobus sylvestris<sup>222</sup> caerulea flore

---

*Pyrus pyraster* (L.) Burgsd. Cette observation est cohérente avec son intérêt pour le concept d'air de famille ou de port dans la famille naturelle, comme noté ci-dessus. Voir COOK A., *Jean-Jacques Rousseau and botany...*, ch. 6.

<sup>221</sup> Haller, vol. 1, p. 465 «Caprifolium floribus geminis».

<sup>222</sup> Haller, vol. 1, p. 603 «Orobus sylvaticus» ; Linné, vol. II, p. 1028 ; le nom *Orobus sylvestris* Wender. ex Steud. pose des problèmes et reste non résolu.

Viburnum<sup>223</sup> Laurus Thinus<sup>224</sup>

---

<sup>223</sup> Haller, vol. 1, p. 467.

<sup>224</sup> Linné, vol. I, p. 383 «Viburnum [...] Laurus Tinus» dont le nom actuel est *Viburnum tinus* L.